

Le MONDE **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste

No 128 • Janvier 1967 2 F

*Pour nous, Américains, la vie humaine
est le bien le plus précieux...*

Cardinal SPELLMAN



VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

ED

COM
OU

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANIER, 24, rue de Romainville, 93-MONTEUIL.

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE
Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Réunion du groupe : 17 heures précises samedi 21 janvier à 17 heures précises. Ordre du jour important, présence indispensable de tous les militants, le quart d'heure du militant par Paul Chauvet.

Permanence du groupe chaque samedi de 17 à 18 h., 110, passage Ramey, PARIS (18^e). Pour tous renseignements, téléphoner à ORN, 57-89.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion hebdomadaire les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE ALBERT-CAMUS
Réunion chaque semaine dans le 14^e. Pour tous renseignements, écrire à Ramon FINSTER, poste restante 23 bis, 75-PARIS (13^e).

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures. Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE SISYPHE
Formation d'un groupe Jeunes libertaires (travaux, réunions, discussions). Pour tous renseignements, écrire à RIESEL, B.P. 47, 92-SAINT-CLOUD.

GROUPE LIBERTAIRE JULES-VALLES
Réunion chaque semaine dans le 13^e arrondissement, et vente du journal tous les dimanches, rue Muffetard. Pour tous renseignements, écrire à Dominique JOUBERT, Poste Restante 101, 75-PARIS (13^e).

REGION PARISIENNE

ANTONY FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à Eric KOSCAS, 2, rue de la Bièvre, 92-BOURG-LA-REINE.

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi).

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

BANLIEUE SUD DE PARIS GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

BOULOGNE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e), qui transmettra.

MONTREUIL-SOUS-BOIS GROUPE CERCLE D'ETUDES ET D'ACTION LIBERTAIRE
Réunion du groupe, 4 janvier 1967. Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANIER, 24, rue de Romainville, 93-MONTEUIL.

NANTERRE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Fovolle, 24, rue des Condomines, 78-VERSAILLES.

YERRES Formation d'un groupe anarchiste. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLANCHERE, route de Grillon, 84-VALREAS.

AMIENS GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à R. CHOQUET, 99, route de Paris, 80-DURY-LES-AMIENS.

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30. Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à J. SALAMERO, 71, quai des Chartres, 33-BORDEAUX.

Pour l'école Nationaliste F-Ferrer et le « Bulletin intérieur » de la F.A. : s'adresser à J. SALAMERO, 71, quai des Chartres, 33-BORDEAUX. Pour les J.L., 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.

BREST CREATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à Hervé MEROUY, 1, rue Marceau, 29-BREST.

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

CHAMBERY FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE « ANDRE-BRETON »
Ecrire à Josef CICERO, 19, rue Jean-Pellerin, La Cassine, 73-CHAMBERY.

GRENOBLE LIAISON F.A.
Pour GRENOBLE et les environs, écrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e), qui transmettra au correspondant local.

LENS Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à GLAPA Joseph, av. Van Peit, H.L.M. 20, n° 13, 62-LENS.

LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, 59-LAMBERSART.

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h 30 à 19 h. Pour tous renseignements écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, 69-LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE
Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, 69-LYON (2^e).

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE - CENTRE, MARSEILLE-SANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, 13-MARSEILLE (1^{er}).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72 - MONCE - EN - BELIN.

MONTLUÇON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis Malfant, rue de la Pêcherie, 03-COMMENTRY.

MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le dernier samedi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, 34-MONTPELLIER.

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jourès, 44-NANTES.

GROUPE D'ETUDES FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALLEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.

NICE FORMATION DU GROUPE ANARCHISTE ELISEE RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Jacques LECLAIRE, 15 A, bd de la Madeleine, 06-NICE.

NIMES FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

YONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LORRAINE THIONVILLE - METZ - NANCY GROUPE SACCO-VANZETTI
S'adresser à PIRON Louis, 19, promenade Leclerc, 57-THONVILLE.

NORMANDIE GROUPE LIBERTAIRE DE VEREUX EVREUX - LOUVIERS - LEUREUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE DU CALVADOS DELGADO - GRANADOS
Pour tous renseignements, écrire à J.-P. BELLIARD, école, COURSON par 14-SAINT-SEVER.

ROUEN - BARENTIN GROUPE LIBERTAIRE DELGADO - GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, 76-ROUEN.

ILLE-ET-VILAINE GROUPE ANARCHISTE
Sections à RENNES, FOUGERES, SAINT-MALO et REDON. Ecrire à René MICHEL, 151, rue de Châtillon, 35-RENNES.

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à H. FREYDURE, 21, rue Ferdinand, 42-SAINT-ETIENNE.

SAINT-NAZAIRE GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16, rue Roger-Solemgro, 44-SAINT-NAZAIRE.

STRASBOURG GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRES
Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à D. BAREZ, 55, cité Bel-Air, 31-BALMA.

VANNES Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, 56-VANNES.

VAR LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courline 83-OLLIOULES.

BELGIQUE BRUXELLES FORMATION D'UNE FEDERATION ANARCHISTE
Pour BRUXELLES, s'adresser à : Socialisme et Liberté, 2, av. des Droits-de-l'Homme, BRUXELLES. Coordination : J. LAMBINET, 194, rue de l'Érè, BRUXELLES (5^e). Pour LIÈGE, s'adresser à : NATALIS, 220, rue Vivegnis, LIÈGE.

F.A. TRESORERIE
Trésoriers de groupes et adhérents individuels à la F.A., au début de l'année nouvelle ne tardent pas à régler au C.C.P. de la Trésorerie le montant de vos cotisations pour 1967. D'avance merci !
Cotisation minimum : 2 F par mois et par adhérent ou 24 F par an.
CAISSE DE SOLIDARITE et FONDS D'EDITION. Nous vous demandons, pour faciliter notre tâche, de bien préciser lors des envois de fonds : Caisse de solidarité et Fonds d'édition.
Faugerat James, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e). C.C.P. 7 334-7 Paris.

Activités des groupes de la F.A.

Cours de formation anarchiste organisés par le Groupe Libertaire Louise-Michel
110, passage Ramey, Paris (18^e)
tel : ORN, 57-89

et cours de formation d'orateurs.
Le premier trimestre des Cours de Formation Anarchiste organisés par le Groupe Louise-Michel étant fini, il nous a semblé utile de faire un bilan. Ce bilan est le résultat des critiques que nous avons déjà reçues et que tous les camarades qui ont assisté aux cours vont nous envoyer, suite à une lettre-questionnaire, et des observations que nous avons pu faire durant ce premier trimestre, chaque jeudi.
Malgré les avis défavorables de certains au début, portant sur la forme et le contenu de nos cours, nous devons constater que les cours ont été suivis par un nombre important d'« élèves » : notre salle s'est remplie de nombreuses fois trop petites pour accueillir tous les camarades. Ensuite nous avons assisté à des cours de qualité, qualité qui découlait du choix même des « professeurs ». Enfin la formule qui avait débuté à quelques camarades a répondu exactement à ce que nous en attendions et a montré son utilité dans les limites que nous avons voulu donner aux cours.

Voilà les grandes lignes d'un bilan qui demandera à être approfondi à la fin du troisième trimestre. Puis nous ce premier trimestre est un encouragement et nous allons aborder le deuxième avec un enthousiasme encore plus grand. Vous trouverez le programme détaillé des cours chaque mois dans le Monde Libertaire.

Ceux qui désirent des renseignements plus précis peuvent écrire au Groupe Louise-Michel, 110, passage Ramey, Paris (18^e), ou téléphoner à ORN, 57-89.

Programme du mois de janvier 1967 :
— Jeudi 5 janvier : Sébastien Faure par Maurice Laisant.
— Jeudi 12 janvier : Elisee Reclus par Hem Day.
— Jeudi 19 janvier : Emile Armand par Aristide Lapeyre.
— Jeudi 26 janvier : Pierre Kropotkine par C.-A. Bontemps.
Premier cours du mois de février :
— Jeudi 2 février : cours d'orateurs par Maurice Laisant.

CONFERENCE PUBLIQUE DU GROUPE JULES VALLES
L'œuvre constructive de la Révolution espagnole par Gaston Leval

Un public vivement intéressé par le thème et attiré par la personnalité de notre camarade Gaston Leval emplissait presque entière la petite salle du Palais de la Mutualité le mercredi 14 décembre à 21 h. Le sujet traité, à quelques jours du référendum tranquille, ne manquait pas d'une certaine actualité. Et puis, comme le fit remarquer dès l'abord Gaston Leval, l'œuvre constructive de la Révolution Espagnole reste en définitive peu connue. Même de ceux qui, plus que les autres, ont des raisons de s'y attacher : nous socialistes libertaires.

Des réalisations de nos camarades libertaires espagnols, dont il fut l'observateur mais souvent aussi l'acteur, Gaston Leval nous parla longuement, avec chaleur et clarté, objectivité et précision, nourrissant son propos d'exemples nombreux, de documents humains et de témoignages directement puisés de ses séjours, pendant la guerre d'Espagne, dans les communautés libertaires d'Aragon, de Catalogne et du Levant. Il nous fit partager l'enthousiasme qui le transporta alors devant l'incroyable activité et le magnifique esprit d'initiative qui se manifestaient partout dans ces régions, dans tous les domaines.
D'ailleurs, lorsque le conférencier en vint à tirer les caractères essentiels de la Révolution, il dit à peu près : « Partout où s'était instaurée une communauté libertaire repaît un esprit d'ordre, d'organisation, de planification et de rationalisation de l'activité économique et sociale, des hommes qui n'avaient pas souvent une formation supérieure... »

P.S. — Nous tenons à la disposition des camarades intéressés des comptes rendus complets de la conférence de Gaston Leval. Faites la demande à la Librairie Publico.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE
Couseries-débats, salle Pelloutier (ville de la Bourse du Travail).
Le samedi 14 janvier 1967 : LE VIET-NAM.
Le samedi 18 janvier 1967 : LA GUERRE DU VIET-NAM (ses origines réelles).
Les débats commencent à 18 h 30 très précises.

Groupe anarchiste de Lille

Conférence publique
Salle du Café de la Paix
LILLE
Vendredi 27 janvier 1967 à 20 h 30
Sujet : L'anarchie et les problèmes actuels
Orateur : MAURICE JOYEUX

Groupe libertaire « Louise Michel »
CONFERENCE-DEBATS
Samedi 14 janvier à 17 heures précises
110, passage Ramey, Paris (18^e) avec MONSERRAT-MARTINEZ
Sujet : « Je reviens d'Algérie »

CEUX QUI S'EN VONT
HENRI BOUCHAREL
Limoges. — Henri nous a quittés, à 58 ans, après une implacable maladie. Il fut jusqu'au bout fidèle à son idéal libertaire. Son père, militant libertaire et syndicaliste, ancien secrétaire du Syndicat de l'habillement, était un de la courageuse phalange qui éditait pendant de longues années et jusqu'à 1939, « La Voix Libertaire ». Henri avait repris le flambeau, Syndicaliste, libre penseur, pacifiste, coopérateur,

PRÈS DE NOUS

PARIS FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES,
Au café St-Séverin (salle au sous-sol) 3, place St-Michel (métro St-Michel)
Dimanche 15 janvier à 14 h 30
LE SURREALISME face au Social et devant la Politique par HEM DAY
de « Pense et Action »
Vendredi 20 janvier à 20 h 30 : LA CITE SANS LUMIERE place radiophonique de Jean Brune avec le concours de la troupe du Théâtre Chaptal de Andrée Gire et Claude Vilfan
Vendredi 27 janvier à 20 h 30 : Une grande inconnue de la littérature non conformiste NEEL DOFF par Roger Thiny ...

TOULOUSE Cercle d'étude sociale
JEUDI 19 JANVIER, A 21 HEURES exposé sur la sexualité par SERMO à la Bourse du Travail, place St-Servin (local de la C.N.T.)

MARSEILLE CINE-CLUB CULTURE et LIBERTE
Samedi 7 janvier 67 à 21 h : LOS OLIVADOS (Bunuel). Terre sans pain.
Samedi 21 janvier 67 : LE CUIRASSE POTEMKINE (S. Eisenstein). Mr. Tété (Lénico). La Passion (Teruko).
Samedi 4 février 67 : LES VISITEURS DU SOIR (M. Corné). Du Côté de la Côte (A. Vardo).
Pour tous renseignements complémentaires, téléphoner au 20-49-80. Tous les soirs de 18 h. à 20 h.

il milita activement pour toutes les bonnes causes. Secrétaire du Syndicat C.G.T.S.R. de l'Habillement, il fut par la suite le fondateur de la Société coopérative de production « Le Meuble ».
Le 18 novembre, le cœur serré, nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure. Nous retrouvâmes à Marie-Louise l'expression de notre peine.
Adieu, Henri. Ton souvenir restera parmi nous.

A NO
Ces
ter plus
ment co
de nos
que vou

N.E
ralisme,
Les
lement so
parution.

Jourdan
Germain, 5 ; F
rantiste, 15,50
10 ; Pierre Lut
lant, 20 ; B. J.
Buzzi, 56,81 ;

VIET-NAM :

CONFLIT ENTRE NATIONS OU LUTTE DE CLASSES ?

Le bombardement de Hanoï n'étant pas encore celui de Paris, il permet au bon peuple, aux bons leaders syndicaux et politiques de s'acheter une conscience de gauche en donnant une obole au Mouvement du Milliard, en participant à une manifestation des Comités Viet-nam ou du Mouvement de la Paix, en signant des pétitions.

Mais qu'est-ce donc que la guerre au Viet-nam ?

Est-ce seulement un affrontement américano-vietnamien, ou même américano-russe ou chinois, comme tentent de nous le faire croire les journaux ou les idéologues gaullistes ?

Non, c'est aussi une lutte de classe entre le prolétariat du Sud-Est asiatique et la grande bourgeoisie financière mondiale. Face à l'internationale du capital seule une lutte menée à l'échelle planétaire peut avoir une chance de succès ; et c'est là qu'apparaît l'abdication des internationales syndicales, communiste et chrétienne qui ne sont plus que des cadavres incapables d'engager une lutte digne de ce nom.

Les ennemis des ouvriers et des paysans vietnamiens sont aussi en France avec les bases américaines, les banques Rothschild et d'Indochine, Dassault et l'Etat gaulliste. Aider le peuple vietnamien c'est le sortir de son isolement en luttant contre nos ennemis communs là où ils se trouvent : chaque coup porté aux bourgeoisies ou aux hiérarchies dites nationales, aux manifestations de l'impérialisme ou du totalitarisme dans nos pays respectifs devrait être ressenti au Viet-nam comme une victoire.

Il s'agit alors de démasquer les mots d'ordre gaullistes de « Paix au Viet-nam ! » et « d'indépendance nationale » qui ne sont que démagogie pour gagner des électeurs du P.C. et apaiser les couches salariées qui sont en train de faire les frais de la modernisation du capitalisme français, nécessaire aux trusts pour bien se placer dans le processus d'internationalisation du capital officiellement en cours.

Or que font les mouvements pour la paix, les partis et les syndicats ? Ils considèrent cette guerre uniquement comme un affrontement entre nations et refusent de mener une lutte de classe dans leur propre pays.

Le P.C. prépare les élections en s'alliant avec le protégé de l'impérialisme américain, Mitterrand.

Les syndicats s'intègrent à l'Etat sans mener de lutte d'ensemble.

Le Mouvement du Milliard, nouvelle forme d'humanisme chrétien, recrute des trotskystes aux gaullistes de gauche, tandis que les comités Viet-nam font l'objet d'une lutte d'influence des partis, ce qui leur interdit de poser les véritables problèmes.

Tous sont à la remorque idéologique de la radio gaulliste qui souligne les difficultés des armées américaines sans dire que, si difficultés il y a, ce sont des coups portés au gaullisme lui-même.

A NOS LECTEURS

Certains d'entre vous se plaignent, gentiment d'ailleurs, d'avoir parfois à nous répéter plusieurs fois la même chose (changement d'adresse, etc.). Nous sommes parfaitement conscients des améliorations à apporter à notre administration mais, compte tenu de nos possibilités matérielles, il s'avère que ce n'est pas si facile que ça et nous espérons que vous ne nous en tiendrez pas rigueur.

Les Administrateurs :
Gérard SCHAAFS, Maurice JOYEUX

N.B. : De nombreux lecteurs ayant souscrit à l'édition de l'ouvrage de Michel Bakounine, « Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme » s'inquiètent de ne pas l'avoir encore reçu.

Les difficultés rencontrées lors de cette édition sont maintenant surmontées et l'ouvrage est actuellement sous presse. Nous espérons que la qualité de cet ouvrage fera oublier quelque peu son délai de parution.

SOUSCRIPTION

du 15 Novembre au 15 Décembre

Jourdan, 10 ; Lochu, 10 ; Groupe de Loriet, 45 ; Augé M., 20 ; et Cie, 100 ; suite Gala, 100 ; Aulnay, 24 ; Germain, 5 ; Herluison, 5 ; Coueron L.A., 6 ; Jos Prevotel, 10 ; J. Fernandez, 8,50 ; Oyonnax, 4,20 ; l'Annexe, 20 ; Espérantiste, 15,50 ; Delteil, 10 ; Schulze, 10 ; Michel, 10 ; Corradi J.-P., 10 ; Megrio, 1,50 ; Lasfargues, 5 ; Jessari, 10 ; Junck, 10 ; Pierre Lutton, 16 ; Rouxel, 12 ; Martin (docker), 8 ; Houchot, 10 ; Bonnafous, 3 ; Décembre, 100 ; Padros, 10 ; Vaillant, 20 ; B. J., 10 ; X..., 1,40 ; Obj. conscience, 10 ; Muren, 10 ; Fontanillas, 20 ; X..., 6 ; Bernard, 5 ; Hernaex, 10 ; Buzzzi, 56,81 ; Gilbert, 4 ; Hoffer, 20 ; Fernandez, 1,50 ; Marinette, 25 ; Birre, 5 ; Descamp, 2 ; Daragon, 2 F.

Sommaire

N° 128 - Janvier 1967

Pages

En France

Vie de la F.A. et près de nous	2
A propos d'une manifestation	6
par J.-P. LANGARD.	
La liberté par les cheveux	3
par J.-L. GERARD.	
Chiens hypocrites	6
par C.T.Y.	
Lettre ouverte à R. Rebillard	6
par KUGER.	
Actualité syndicale : les mots et les faits	7
par Marc PREVOTEL.	
L'Etat, patron des usuriers	7
par Maurice LAISANT.	
Les élections... pourquoi ?	7
par Maurice JOYEUX.	

Dans le monde

Nouvelles du monde	5
Actualité anarchiste	10
Informations internationales	10

En dehors des clous

Propos subversifs : de gros durs	4
par LE PERE PEINARD.	
A Rebrousse-poil : une publicité trop voyante	4
par P.-V. BERTHIER.	
Faits Divers	4
par JACQUES LIBER.	
et P. JACQUES.	
Clins d'œil	4

Propos anarchistes

Les successeurs de Paul Robin	3
par SERGE ROLBET.	
Classique de l'anarchie	12
Titre de l'œuvre de POUGET.	
Recherches libertaires	11
Le révolutionnaire et la spontanéité des masses	12
par MARCEL BONNET.	
Vivent les conseils ouvriers de Hongrie	6
par les groupes de Boulogne et Seisyphé.	
Réflexions sur une crise économique	6
par GERARD GILLES.	
Lettre ouverte à Guy Antoine	12
par CHARLES-AUGUSTE BONTEMPS.	
D'une question préalable à un enterrement	16
par GERARD GILLES.	

Arts - Spectacles

Vive la création	3
par P. LE GLOU.	
Poésie : Béton armé	13
par Henri GOUGAUD.	

Disques

Max-Pol FOUCHET raconte	13
par Suzy CHEVET.	
Albums - Disques	13
par J.-F. STAS.	

Variétés

Cora Vaucaire	13
par Suzy CHEVET.	

Théâtre

Au Théâtre La Bruyère	13
par Pascal LEGUILLE.	
Au Théâtre Récamier	13
par Paul CHAUVET.	

Les lettres

Revue des revues	11
par A. LATAQUE.	
Le livre du mois	15
par Maurice JOYEUX.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08
Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement	
France :	
6 numéros	10,00 F
12 numéros	20,00 F
Etranger :	
6 numéros	10,60 F
12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prenoms

Adresse

Le directeur de la publication :
Maurice LAISANT

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

Des élections... Pourquoi ?

par Maurice JOYEUX

L'approche des élections ne déchaîne aucune passion dans le pays, fêtons parmi la masse de la population que nous côtoyons chaque jour. A l'atelier, sur la plate-forme de l'autobus, comme dans le cercle de famille, le tiércé, les vacances, le temps, parfois des éléments de la tragédie du Vietnam, parfois les salaires et les conditions de travail vues à l'échelle de la boîte, l'emportent nettement sur la comédie gouvernementale que les partis politiques fignolent dans l'arrière-salle de leur permanence. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les masses sont contre les élections. Les masses s'en foutent ! Elles iront voter dans la proportion habituelle, non pas même avec résignation, mais machinalement comme on accomplit un geste rituel, dont la signification se perd dans le temps, qu'on ne connaît plus bien, mais qui est respectable parce que personne ne dit le contraire et qui, de toute manière, n'engage à rien, puisque, avant comme après, nous conserverons les possibilités de nous livrer aux jeux passionnés d'une conversation dont le sujet sera encore le tiércé, les vacances, le Vietnam, les salaires, etc.

Il existe de nombreuses raisons pour expliquer cette apathie du corps électoral, mais il en est une qui échappe à peu près aux hommes, tout au moins aux hommes de notre génération, soit qu'ils sollicitent des suffrages, soit qu'ils fassent campagne pour faire élire leurs amis : ce sont les conditions économiques et sociales dans lesquelles vit la population et les répercussions de ces conditions économiques et sociales ne touchent pas seulement le problème électoral, mais toutes les activités politiques prises dans le sens le plus large du mot.

On pourrait situer, tout au moins dans notre pays et étant entendu que les exceptions inévitables confirment toutes règles, on pourrait donc situer notre époque par deux formules : les hommes n'ont plus faim, les hommes croient que l'évolution des techniques fera droit à leur aspiration de façon automatique, et cela par un processus mathématique dans lequel non seulement ils n'ont pas à intervenir, mais qu'il serait dangereux de modifier sous peine de le fausser. Pour eux, le progrès est une fusée téléguidée que la moindre initiative pourrait dévier de sa course et il convient d'en laisser le guidage aux spécialistes. J'ai dit qu'il existait des exceptions ? Bien sûr, les vieillards ont encore faim, mais ceux-là sont d'une part sortis du circuit social de lutte, d'autre part jouent pour eux la deuxième formule de l'inéversible progrès qui remédiera sous peu à leur situation.

Le fait que les hommes n'aient plus faim leur confère la patience d'attendre que cette évolution, que leur promet le graphique économique, devienne réalité. Tout au plus consentent-ils à un effort modeste pour en grossir quelques traits plus par habitude que par conviction profonde. De toute manière, la foule pense que le résultat dépend moins des gouvernements que de la science et des techniques et que le choix qui sera le sien consiste à être suffisamment sage pour ne pas détourner le cours des choses...

Mais bien sûr, les hommes ne vivent pas simplement de pain et dans cette foule une proportion, variable d'ailleurs suivant les époques, donne le pas à l'esprit sur l'estomac. Ces hommes-là se nourrissent de liberté, de justice, de fraternité et pour les moins nombreux mais les meilleurs d'égalité. Ceux-là non plus ne trouveront rien dans ces élections qui puissent soulever leur enthousiasme et, comme les premiers, ils se rendront aux urnes pour assurer la continuité d'un rite qui autrefois a porté leurs espoirs qu'ils considèrent comme pouvant dans le futur leur permettre de triompher, mais qui dans les temps présents restera sans grande conséquence sur l'évolution « socialiste » de l'économie. Et comme on les comprend !

Les forces qui vont s'affronter sont radicalement identiques et seuls les mots singularisent des programmes dont les différences sont superficielles et qui laissent intact le gros œuvre sur lequel est bâtie la société actuelle. Les libertés que nous possédons par exemple sont conditionnées par un système et si le système reste ce qu'il est : les libertés à quelque chose près resteront identiques *Gauche, Droite*, la radio, comme la télévision restera l'appareil de l'Etat. *Gauche, droite* les charges militaires, et en particulier atomiques, ne changeront pas. *Gauche, droite* la politique économique des concentrations et des grands ensembles continuera. *Gauche, droite* la politique des alliances par blocs, et par conséquent les dangers de guerre, se poursuivra. *Gauche, droite*, le volume des salaires restera le même, *Gauche, droite* le système du profit sur lequel est bâtie la société de classe se poursuivra. *Gauche, droite*, l'évolution vers la technocratie, tarte à la crème de tous les pouvoirs centralisateurs se continuera.

La marge dans le cadre d'un système est mince et les bouleversements ne peuvent venir de la méthode d'administration de ce système mais de sa transformation et aucun des partis qui se présenteront n'a à son programme une transformation de l'économie qui change le cours des choses. Les deux partis qui vont s'affronter sont également dans leur structure parfaitement identiques. Seule leur position envers De Gaulle les différencie. *Fédération*, ou *Gaullistes*, ils ont tous les deux une *droite*, un *centre*, une *gauche*. *Droite radicale de la gauche* ou *U.N.R.* on se demande bien ce qui peut les diffé-

rencier sur le fond. Indépendants gaullistes et petite bourgeoisie socialiste, tous deux attachés au libéralisme, les querelles sont plus de méthodes et de moments que de fond, il suffit de voir ce qui se passe en Angleterre pour perdre toute illusion. *Gauche gaulliste* et *Clubs* ? Là, on ne peut se défendre d'un sourire devant ces siamois, modérément socialistes et farouchement technocrates. Il suffit d'entendre Mendès-France, dont personne ne met en doute les qualités pour administrer le système avec ou sans de Gaulle, pour voir tout ce que ces oppositions ont de superficiel. Un peu plus à l'éducation nationale, un peu moins à la bombe atomique, un peu plus d'intégration européenne, ou un peu moins ? Voire ! Et puis en quoi cela modifierait-il les conditions de vie des hommes ? L'une ou l'autre de ces propositions se veut tributaire de l'évolution des techniques dans le cadre du système capitaliste. Oui tout le monde en a conscience, ces élections sont sans importance réelle et ceux qui font campagne en sont réduits à déclarer que bien sûr les programmes sont vides mais une victoire de la gauche permettrait de se hisser sur une plate-forme d'où alors il serait possible de sauter par-dessus le régime. Voire ? L'histoire n'est guère encourageante. En vérité, les élections seront pour ou contre, de Gaulle, c'est-à-dire pour ou contre un personnel chargé de continuer le système en évitant les heurts qui puissent le remettre en question.

Bien sûr, je n'oublie pas, il reste les communistes, parti solidement organisé qui conserve une clientèle électorale importante. En réalité le parti communiste n'existe plus ! Je vois mon lecteur sursauter et je m'explique. Le parti communiste n'existe plus en tant que parti de classe, parti révolutionnaire. Il a déjà entamé cette longue désagrégation qui a amené d'abord le parti radical de Pelletan, puis le parti socialiste de Guesde dans le giron d'un régime auquel ils ne servent plus que de régulateurs. Les forces du parti communiste sont émoussées par un recrutement hâtif fait pour boucher les coupes sombres que la politique russe a pratiquées en son sein. Conscient de cette hémorragie et comprenant que son rôle révolutionnaire est terminé, le parti communiste cherche à se réintégrer dans la société contemporaine à laquelle, seuls des mots le séparent mais avec laquelle il est lié par la volonté de maintenir l'inégalité au profit de la technocratie. D'ailleurs aujourd'hui le parti communiste est en voie de réussir sa reconversion. Certes, il est l'allié de la gauche, mais ses divergences avec elle sont aussi importantes que celles qu'il a avec la droite. Certes, il est adversaire du gaullisme, mais son accord avec lui est aussi important sur certains points que son accord avec la Fédération. Il eût pu et il pourra suivant les circonstances être allié à l'un ou à l'autre sans que cela paraisse plus étonnant et disons que si pour le moment il se colle à la gauche cela ne tient pas à l'idéologie mais seulement à une certaine sensibilité de l'électeur pour qui la gauche représente encore des souvenirs, même si ces souvenirs s'estompent. Les forces du parti communiste vont équilibrer le combat mieux qu'il va s'engager.

Je disais au début de cet article que ces élections se dérouleraient dans l'indifférence ; disons que seront véritablement concernés d'abord les politiciens qui ont intérêt à un changement de gouvernement, car pour eux la politique est un « job » ou tout au moins le pied à l'étrier pour en acquérir un, et une minorité d'idéalistes qui croient encore à la valeur des idées et qui se sont fourvoyés dans cette galère.

A ceux-là, je ne veux pas seulement leur dire qu'ils se trompent, mais également que cette situation n'est pas nouvelle, qu'il suffit d'étudier l'histoire du Mouvement ouvrier pour trouver de nombreuses situations identiques caractérisées par l'absorption d'un parti révolutionnaire par le système qu'il prétendait détruire. Et lorsqu'on pose la question, que faut-il faire dans ce cas-là, la réponse c'est encore l'histoire qui nous la donne : il faut reconstituer le Mouvement Ouvrier ! C'est ce que fit Blanqui. Lorsqu'après les trois glorieuses en 1830 les libéraux républicains se vautrèrent dans la monarchie constitutionnelle et Blanqui créa avec quelques autres la *Société des Saisons*. C'est ce que firent les travailleurs lorsque le Socialisme prépara le lit de Badinguet. Les travailleurs constituèrent les Chambres syndicales, prélué à la première Internationale. C'est ce que firent les communistes lorsque les socialistes devinrent patriotes et militaristes. C'est ce que doivent faire les révolutionnaires maintenant que toute la gauche française des communistes aux radicaux est devenue la poire pour la soif du système capitaliste.

Les futures élections ne passionneront personne. *Droite ! Gauche ! Fédération, U.N.R., Parti communiste* ? Ce sont là les hommes d'un système qui s'apprêtent à se disputer les places. La transformation de la société, la suppression du régime, elles se discutent autre part que dans les préaux d'écoles ou sur l'écran de la télévision ; c'est dans les caves, dans les arrière-salles de bistros, dans les locaux des syndicats, des maisons de culture que se rassemblent les hommes qui reprendront le drapeau de la Première Internationale échappé des mains débiles des politiciens de gauche et qui reconstitueront un Mouvement Ouvrier de classe et tout naturellement avec eux, on trouvera les anarchistes.

Nouvelles du monde :

GUINEE EQUATORIALE

Depuis le 24 février, dix jeunes révolutionnaires de la Guinée Equatoriale se trouvent emprisonnés au Ghana où ils s'étaient réfugiés et bénéficiaient du droit d'asile. A la suite du coup d'Etat qui renversa le Dr N'krumah et qui installa au pouvoir un gouvernement militaire, ces dix jeunes militants furent incarcérés et le Comité d'aide et de solidarité au peuple de la Guinée Equatoriale vient de publier une circulaire où elle demande à un maxi-

mum de personnes d'écrire à l'ambassadeur du Ghana pour exiger leur libération.

Rappelons que la Guinée Equatoriale est une ancienne colonie espagnole qui, bien que formellement indépendante depuis 1963, reste politiquement et économiquement inféodée au gouvernement de Madrid.

En effet depuis le soulèvement de la population contre les autorités espagnoles et l'organisation de la résistance avec la création d'un parti révolutionnaire, « L'Idée populaire de la Guinée Equatoriale » en 1947, une terrible répression s'ensuivit,

mais Franco fut tout de même obligé de lâcher du lest. C'est ainsi que fut créé en 1963 un gouvernement « autonome » à la solde de Franco après un « référendum » : Le gouvernement espagnol déclara que les « oui » aux « Lois de Base » qu'il avait proposées avaient obtenu une majorité de 18 238 voix mais sans faire état du nombre des votants, du nombre d'inscrits, ni de celui des « non ». Ces élections truquées s'étaient de plus déroulées dans un climat de terreur, et des mitrailleuses furent même utilisées contre certains groupes qui avaient manifesté leur volonté de s'opposer aux « Lois de Base » proposées par Franco.

Depuis la résistance continue dans le pays et le nombre des réfugiés s'accroît, bien que comme nous venons de le voir, ils sont de moins en moins sûrs de trouver un asile dans les pays tombés sous la coupe de gouvernements militaires.

FLORENNE : manifestation contre les bases américaines en Belgique

500 participants à cette manifestation organisée par le parti communiste. Les mots d'ordre, malgré quelques naïvetés : indépendance nationale, étaient justes. C'est pourquoi « Socialisme et Liberté » a participé à cette manifestation. La propagande anarchiste se fit grâce à nos drapeaux et à la diffusion du « Combat syndicaliste » et du « Monde Libertaire ».

Permanence Libertaire

Un effort de propagande est entrepris par les anarchistes de Belgique. A cet effet, ils installèrent plusieurs fois par semaine dans le hall de la Cité universitaire de l'U.L.B. une permanence qui diffusa la presse libertaire. Ils espèrent installer également un stand sur le marché populaire de Bruxelles.

Socialisme et Liberté.

LETTRE OUVERTE A M. REBILLARD

Curé de « SAINT-PIERRE », Ville de CHALON-SUR-SAONE

Monsieur,

Sans doute, au nom de la charité fraternelle qui doit unir les hommes, sans distinction de races, ni de couleurs ou de religions, vous avez ouvert les portes de votre église aux travailleurs étrangers, fait de celle-ci la maison du peuple au lieu de celle de Dieu. Vous avez ouvert la porte de ce lieu de prières aux Nègres et aux Arabes, exposant ainsi les fidèles dont vous aviez la garde aux pires maladies vénériennes, aux érolés et aux syphillis dont on nous assure à chaque instant que ceux-ci sont porteurs. Vous avez livré à leurs bestiaux appétits, ces pauvres femmes, pauvres Françaises, qui, chaque matin, viennent implorer le Père, qui pour un fils, qui pour un mari, qui pour un frère. Les temps de guerre ne sont pas si loin où le sang français enrichissait, pour qui, hélas, notre si belle terre d'Algérie...

Ah ! qu'auriez-vous mieux fait de suivre l'exemple des cardinaux de Paris et de Nice qui, connaissant, eux, les véritables besoins des hommes, construisaient à bout de bras, les églises au milieu des bidonvilles. Ceux-là seuls sont des saints, Monsieur, ceux-là seuls suivent la mission que Dieu leur a confiée...

Car ils savent pourquoi ont été et seront

toujours bâties les églises : pour prier, non pour dormir, pour s'humilier, non pour s'oublier, pour s'abaisser et accepter la souffrance, non pour se reposer de sa condition d'homme, pour se courber sous le joug de la tyrannie et de la dictature, car l'Eglise a toujours été le soutien de l'Ordre. Souvenez-vous de la si belle parole de la Genèse : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Votre geste la trahit.

Mais vous ne connaissez sans doute pas la valeur du travail. Vos mains sont lisses et blanches. Vous n'avez jamais bâti de maisons que vous n'habitez pas, vous n'avez jamais construit d'écoles où vos enfants n'ont pas été pour cause. Vous n'avez jamais construit d'hôpitaux où vous ne pourriez pas être soigné. Le ministère des sacrements n'est guère fatigant, vos pénitentes sont peut-être jolies. On ne s'ennuie pas à la cure de Chalon !

On y lit même les comptes rendus du Concile, l'on cite Henri Esquet, le dimanche midi, entre confrères et après le café on pratique l'aggiornamento, l'on est progressiste, l'on est curé de choc.

Mais votre geste n'a choqué personne si ce ne sont les... de l'ANFANOMA et il n'a pu faire d'heureux que les Hommes que vous avez abîmés. Car votre conscience, votre conscience, vous vous engraissez de

la justice. Curé progressiste, en cela vous appliquez la parole de votre « saint » François de Sales : « Avec une cuillerée de miel, on prend plus de mouches qu'avec un tonneau de vinaigre... » Curé progressiste... comme si ces deux mots mis côte à côte ne s'annihilaient pas l'un l'autre, n'avaient plus aucun sens. Peut-être protesterez-vous, peut-être répudiez-vous l'adjectif, peut-être direz-vous que Jésus-Christ était le premier Révolutionnaire ; encore faudrait-il que vous me donniez les preuves de l'existence de ce dernier, encore faudrait-il que vous me démontriez un quelconque principe révolutionnaire dans cette phrase : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Certes, Monsieur, votre geste est fort beau. Quelques raisons que vous puissiez avoir eu de le faire, avec quelque arrière-pensée que ce soit, je n'en contesterais pas l'utilité, mais l'utilité passagère. Soyez sérieux, cela suffit-il ? Alors, ouvrez vos yeux. Des actions de la F.I.A.T. à la Ban-quine, des actions de la S.A.E.P., que possède le Vatican, quelles sont toutes les richesses de l'Eglise ? Qu'attendez-vous pour les distribuer ?

Ce n'est pas de la présence d'un Dieu quelconque et de bénédictions que les hommes ont besoin, mais de ce qui fait leur

vie d'hommes. Gardez ouverte votre église, c'est fort bien, mais nous ne tomberons jamais dans le piège, car nous savons que vous ne ferez jamais mieux. Plutôt que de rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce que vous croyez à Dieu, rendez au peuple ce qui est au peuple.

Si par hasard vous rencontrez le secrétaire de l'ANFANOMA, veuillez l'assurer de ma plus sincère commiseration. Dites-lui qu'il m'importe peu que des églises aient été transformées en mosquées, car ce que l'on y adore est toujours un mensonge et toujours y ploient les hommes à genoux. Dites-lui qu'il m'importe peu que la terre algérienne ait été restituée à ses habitants car les hommes ne savent toujours pas ce que c'est que de vivre libre. Ils ont échangé un Etat contre un autre Etat, une tyrannie contre une autre tyrannie. S'il vous parle des crimes du F.L.N., parlez-lui de Charonne et de Delphine Renard. Et s'il ne veut plus fréquenter votre église, ne laissez pas son âme en souffrance, offrez-lui « Sainte Colère », de Michel de Saint-Pierre, afin qu'il sache que l'Eglise est toujours une, catholique, apostolique et romaine.

Veuillez accepter, Monsieur, l'expression de mon exacte considération.

KUGER.

Réflexions sur une crise économique

Quelques chiffres :

Par rapport à 1964, l'effectif des salariés de l'industrie a diminué de 0,6 %. Dans le même temps la production a augmenté de 10 %, la productivité moyenne de 11 % et le nombre de personnes susceptibles d'être employées de 200 000, mais le pouvoir d'achat des salariés de l'industrie n'a augmenté que de 7 %.

Les effectifs occupés en octobre étaient inférieurs de 7 % à ceux occupés en juillet.

En septembre 1966, 46 800 personnes soit 31,2 % des chômeurs recensés (le nombre réel est évalué au double) appartiennent aux catégories ouvriers qualifiés et cadres techniques, les jeunes représentant 43 % de ces chiffres.

Ces chiffres sont extraits de publications officielles. Nous pouvons en tirer quelques conclusions. Aujourd'hui « on fait de l'expansion avec de l'équipement et non avec de la main-d'œuvre » (Alain Chalandon). C'est-à-dire que productivité et production croissent tandis que le nombre de producteurs diminue.

D'autre part, le pouvoir d'achat des travailleurs augmente moins vite que la production ce qui a pour conséquence que la consommation augmente moins vite que la production. D'après les chiffres cités 10 - 7 % = 3 % de la production sont devenus en deux ans invendables. Comme on sait que le profit est constitué par la différence entre le coût de la production et le prix de vente, si la production ne se vend pas le profit diminue et ces phénomènes constituent la crise économique. On sait quels palliatifs le capitalisme a trouvés à la crise : fascisme, guerre, armement qui distribuent salaires, profits et pas de produits de consommation. Actuellement, malgré ces palliatifs qui ont fait un temps illusion, la crise recommence.

La crise avant pour origine la structure même du système inadapte au progrès technique, les techniques augmentent productivité et production en diminuant le travail humain et coûtent moins que le travail humain, d'où nécessité pour le capitaliste de s'équiper de matériel moderne et de réduire le nombre de salariés qu'il emploie, cela est irréversible et ne peut que s'aggraver. La crise n'a pas de solution dans le cadre du système.

La solution nous la connaissons. C'est la destruction révolutionnaire des structures capitalistes privées ou étatiques, la prise en main de l'appareil productif par les travailleurs (autogestion).

Les travailleurs planifiant eux-mêmes leur production et la distribuant aux consommateurs, ces consommateurs étant eux-mêmes les producteurs (ou futurs ou ex-producteurs) planifiant leur production en fonction des besoins des consommateurs, selon les formules défendues depuis qu'il existe par le socialisme libertaire.

Gérard GILLES.

A PROPOS D'UNE MANIFESTATION

Le Comité national vietnamien, pour protester contre le bombardement d'Hanoi, avait décidé une manifestation pour le lendemain soir ; il prit à cette fin contact avec toutes les organisations politiques et syndicales. Le P.C. ne répondit pas, puis voyant le mouvement se dérouler sans lui, finit par s'y joindre.

Pour surmonter les divergences au niveau des mots d'ordre, il est décidé que l'U.N.E.F. marcherait en tête avec une « bannière compromise » : « Soutien inconditionnel au peuple vietnamien ». La manifestation partira de l'Opéra, à 18 h 30.

Mais le lendemain, à 18 h 20, le P.C. se met en branle et quitte l'Opéra sans être invité par la police (alors que la manifestation avait été interdite), ramassant au passage de nombreux groupes étonnés de l'avance qui avait été prise.

Si bien que lorsque les autres groupes se massèrent à 18 h 30 près de l'Opéra, à l'heure prévue, ils furent isolés et la police et C.R.S. purent les matraquer sans difficulté et en arrêter plus de 300, pendant que bien plus loin le P.C. contrôlait le gros de la manifestation qui allait être dissoute par les discours de Bourdet, Rognon et Fenel (ce dernier, président de l'U.N.E.F., aurait dû, plus que d'autres, se trouver avec ses militants qui se faisaient matraquer).

Il semble qu'en ce moment une panique s'empare des dirigeants du P.C., qui sentent que leurs mouvements de jeunesse ne désapprouvent et qu'ils ne peuvent faire une manifestation sans qu'elle soit débordée.

Ils sont prêts, pour ne pas perdre le contrôle de leurs troupes, à n'importe quelle manœuvre policière : empêcher par la force un meeting pro-chinois de se tenir et repriser ses engagements dans une manifestation provoquant bagarres et arrestations. Où sont les provocateurs ?

J.-P. LAUGARD.

HUGO BLANCO NE DOIT PAS MOURIR

Nous avons présenté le mois dernier tant la personnalité et le rôle du révolutionnaire péruvien, dont le gouvernement américain veut la mort, que le contexte économique, politique et social dans lequel se situait sa lutte.

La solidarité s'est organisée à Paris. Dans un premier temps une quarantaine de manifestants formèrent un « commando » qui brisa les vitres et la porte de l'ambassade du Pérou.

Puis une semaine après, à l'appel de divers groupes révolutionnaires, trotskystes, anarchistes et autres, 500 personnes se sont massées devant l'ambassade pour crier leur soutien à Hugo Blanco. Une dizaine de personnes furent arrêtées.

Notons au passage le silence quasi total (voulu ou inspiré) de la presse bourgeoise vis-à-vis de ces deux actions.

(Suite de la page 14)

chures parmi lesquelles : *l'Amour libre* (br. mensuelle n° 30, avril 1925) et « Les sans-famille du prolétariat organisé et de l'Avenir social », Epônes 1911, publiés également le bilan de son expérience dans : « Cinq années d'expérience éducative, 1906-1911. Préfaces de Marcel Sembat et Marie Bonneval, éd. de l'Avenir social », Epônes 1911 ».

Elle édita également une revue : « La Mère éducatrice » dont 43 fascicules parurent d'août-septembre 1923 à octobre 1938.

Serge REBLOT.

Le mois prochain :

Le Dr Jean WINTSCH et l'Ecole Ferrer, de Lausanne.

VIVENT LES CONSEILS OUVRIERS DE HONGRIE défaits en 1956 par l'Armée dite Rouge

Camarades, travailleurs et étudiants, Dans un monde qui ne croit plus essentiellement à la Révolution, la création de conseils ouvriers en 1956 en Hongrie a démontré à la face du monde la possibilité d'une organisation par les travailleurs et pour les travailleurs.

Qu'a-t-on retenu de la révolution hongroise ? Fascisme, dira le P.C. nationaliste, diront les « Patriotes » (de droite). Il s'agit surtout du camouflage, sous des prétextes divers, de l'existence de ces conseils. L'autogestion des travailleurs pour les travailleurs étant bien plus dangereuse que l'étalage d'une « idéologie », tout le monde ou presque s'est trouvé d'accord pour son oubli.

En Hongrie, par l'action de l'armée rouge, et à l'O.N.U., par le silence. Car, en fait, était-il dans l'intérêt des nations occidentales de « protéger » un peuple remuant ? Certes non. Les options, aussi bien du côté oriental que du côté occidental, sont claires : TOUT, SAUF LA REVOLUTION.

Ainsi, comme en 1871 l'armée de Versailles fut aidée par son ennemi d'hier, le Prussien Bismark, en 1956 l'armée dite rouge fut aidée par le silence de son partenaire de jeu de la « coexistence pacifique ».

En quoi, dans les faits, 1956 fut une révolution, ce fut surtout par deux conditions élémentaires :

1° La libération du joug de l'armée russe et des fonctionnaires du parti, et par la même la mise en cause de celui-ci — inutile de mentionner le rôle de mystification qu'il tient depuis tant d'années.

2° Essai d'autogestion (conseils) et socialisation véritable.

D'autres faits sont significatifs : le peuple ne se battit pas contre l'armée hongroise, celle-ci se rangea spontanément avec les travailleurs, les combats eurent lieu contre la police politique (AVH), souvent les troupes russes fraternisèrent, du moins celles des premières batailles. Il est à signaler un détail tactique semblable à celui qui s'est produit sous la Commune, avant d'attaquer sérieusement, les troupes se retirèrent de la ville. Ceux qui se battirent contre la répression russe avec le plus d'acharnement furent des ouvriers et souvent

des anciens communistes. Que dire de mieux que de citer la réponse du conseil de Dunapentele à l'ultimatum Russe ? : « Dunapentele est la première ville socialiste de Russie. La majorité des habitants sont des ouvriers, et le pouvoir est entre leurs mains. Après la révolution victorieuse du 23 octobre, les ouvriers ont élu leur Comité national... La population de la ville est armée... Les maisons ont toutes été construites par les ouvriers eux-mêmes... Les ouvriers défendent la ville contre des excès fascistes... mais aussi contre les troupes soviétiques. La majorité des usines travaillent. Il n'y a pas de contre-révolutionnaires dans la ville. »

« Radio-Rokaczi » 7 novembre 1956. »
Tract du Groupe Anarchiste de Boulogne et du Groupe Sisyphus Jeunes Libertaires.

CHIENS HYPOCRITES

Il y a dix ans le peuple de Budapest avait un compte à régler avec la dictature communiste. Sauvagement noyé dans le sang, nous ne pourrions pas savoir quelle aurait été la direction prise par l'insurrection. Disons tout de suite qu'il est peu probable que la Hongrie libérée se soit jetée dans les bras ennemis de l'Occident.

Car l'Occident a versé une larme en ce dimanche 23 octobre 1956. Des microcéphales d'Europe Action aux guignols de la catho-et-sociale démocratie, en passant par les guillottes des quatre némoins cardinaux, l'Occident, sa bourgeoisie et ses valets se sont crus obligés de célébrer l'insurrection hongroise.

Et qu'auriez-vous proposé à la Hongrie victorieuse des gangsters stalinien ?

Du chewing-gum, du Coca-cola, un sens aigu du mercantilisme, une commercialisation radicale des relations humaines, des Maurice Bircache, des U.N.R.-U.D.T., des Mytherrants démocratiques, des capes à la pièce en guise de logements, des Etats, des parlementaires, des militaires, des flics, des gadjels.

Face au communisme d'Etat, c'est tout ce que vous auriez trouvé à offrir ?

C'est ça votre « Liberté » messieurs du « Monde Libre » ?

« Monde Libre » ? C'est original. Allons donc, il y a une culture occidentale, riche, impéissable, immense, mais elle ne donne pas droit aux médiocres de s'en réclamer.

Laissez-vous plutôt pourrir.

Oubliez-vous.

Et puis de toute façon l'insurrection de Budapest, ça ne vous regarde pas.

Chiens hypocrites.

C.T.Y.

Actualité

« Nous sommes tous... Nous sommes une majorité... son avenir dans l'actuel... ces phrases de leur... de la Fédération F.O... déclaration du dernier... disant qu'une des final... d'une société sans... phalement vers ceux d... à faire dans les centr... « Qu'attendez-vous po... modeste car ils nous r... prendraient ces belles... fois raison.

En effet FELCE é... suis ni gaulliste, ni ant... non à sa couleur (réell... sant, qui m'a évité de... tantôt à l'extrême réve... attitude lui a aussi évi...

De même on trouve... moyens F.O. se montre... qui contribuent à l'élab... toutefois à tout systèr... des prérogatives qui, e... citoyen. » Soit dit en... C.C.N. la résolution v...

Et c'est toujours l... « Négociations collect... (pour partager le gâte... nismes qui élaborent l... (pour accroître le gâte... participation aurai été... qui ne saurait convè... ment. Pour eux la cot... tient lieu de tout. A... ne leur ont pas encor... quelque ciel et en que...

Et de conclure im... mais clarification par... Mais la seule conclusio... lignes c'est qu'il faut... des incohérences qu'e... n'a pas osé éliminer.

Car, en fait, que r... refus des « rêves élé... à passer à l'action. M... en commun avec le go... aux intérêts des trava... prérogatives qui doien... dit que ce n'est pas l... l'autre qu'à partir d'un...

Toute l'économie actue... sur le crédit.

Si la chose a toujours... des hautes tractations fir... est pratiquée aujourd'hui... achats quotidiens des cl... pauvres.

Cette évolution s'expli... si l'on songe qu'elle s'im... jeunes couples comme l... bilité de se procurer un... une progression démogra... sidérée pose de façon c... le problème de l'habit...

monde où il est illusoir... logement à louer, il ne... solution d'en acheter un... pas subir les conditions... incommodes de l'hôtel c... cuité de partager l'appar... parents ou beaux-parent... rendue plus sensible par... nérale des locaux.

Hors de ceux qui ont e... dit) des parents avant et... posent d'une fortune, l'em... seule issue.

Au surplus, les Pouvoi... raient vraiment mauvais... faire censeurs en la r... qu'eux-mêmes ne pratiqu... tre système et que ce... l'équilibre du budget n'e... par des expédients : emp... tions, etc.

Cependant, en même te... saient ces besoins nou... s'insituaient ces nouvel... voyait parallèlement s'o... cines de crédit. Celles-ci,

Les mots et les faits

« Nous sommes très nombreux à répudier les rêves électoralistes. Nous sommes une majorité puissante à croire que le syndicalisme a tout son avenir dans l'action directe et indépendante ». Si nous extrayions ces phrases de leur contexte, un article (1) de Pierre FELCE, secrétaire de la Fédération F.O. des Transports, et si nous les rapprochions d'une déclaration du dernier Comité Confédéral National de Force Ouvrière disant qu'une des finalités de l'action de cette confédération est l'édification d'une société sans classe (2), nous pourrions nous retourner triomphalement vers ceux de nos camarades qui pensent qu'il n'y a plus rien à faire dans les centrales syndicales réformistes et leur demander : « Qu'attendez-vous pour nous rejoindre ? » Mais ayons plutôt le triomphe modeste car ils nous rétorqueraient gentiment que seuls de foutus jobards prendraient ces belles paroles pour argent comptant. Ils auraient cent fois raison.

En effet FELCE écrit dans une autre partie de son article : « Je ne suis ni gaulliste, ni antigauilliste. Je juge le gouvernement à ses actes et non à sa couleur (réelle ou supposée). C'est une attitude, soit dit en passant, qui m'a évité de me trouver tantôt à l'avant-garde de la V^e réelle et tantôt à l'extrême rêve de la VI^e hypothétique ». Soit dit en passant, cette attitude lui a aussi évité de se trouver à l'avant-garde du syndicalisme.

De même on trouve dans la résolution du C.C.N. : « Concernant les moyens F.O. se montre prête à assumer sa présence dans les organismes qui contribuent à l'élaboration de la politique économique, en s'opposant toutefois à tout système tendant à offrir ou à octroyer au syndicalisme des prérogatives qui, en démocratie véritable, doivent être réservées au citoyen. » Soit dit en passant, c'est le même FELCE qui a présenté au C.C.N. la résolution votée par ce dernier.

Et c'est toujours le même FELCE qui écrit dans l'article déjà cité : « Négociations collectives pour mettre au point les protections sociales (pour partager le gâteau, dit-on vulgairement), participation aux organismes qui élaborent les politiques à moyen terme et conjoncturelle (pour accroître le gâteau), grève dans le cas où la négociation et la participation aurai échouées, voilà, grosso modo, des lignes directrices qui ne sauraient convenir aux partisans du syndicalisme de gouvernement. Pour eux la conquête du pouvoir et sa détention par des amis tiennent lieu de tout. A croire que les expériences historiques répétées ne leur ont pas encore appris que le Pouvoir n'a pas d'amis. Sous quelque ciel et en quelque époque que ce soit. »

Et de conclure imperturbablement : « Il n'y a pas mutation de F.O., mais clarification par élimination des incohérences et des tabous. » Mais la seule conclusion à laquelle peut nous conduire la lecture de ces lignes c'est qu'il faut être un âne bâté pour ne pas se rendre compte des incohérences qu'elles contiennent, conséquences des tabous qu'on n'a pas osé éliminer.

Car, en fait, que nous propose-t-on ? D'une part l'action directe, le refus des « rêves électoralistes » ; nous sommes prêts à applaudir et à passer à l'action. Mais d'autre part le refus de prendre des décisions en commun avec le gouvernement non pas parce que ce serait contraire aux intérêts des travailleurs, mais seulement parce que ce sont « des prérogatives qui doivent être réservées au citoyen ». D'un côté on nous dit que ce n'est pas le vote qui est important, mais l'action directe ; de l'autre qu'à partir d'une certaine limite ce n'est plus au syndiqué d'agir,

mais au citoyen de voter. Comme dirait James Bond : y a des entourloupes dans l'azimuth.

A moins... A moins qu'on nous réponde : cette démocratie véritable dont nous parlons, c'est la société sans classe, donc sans Etat, où il n'y a plus dichotomie entre le travailleur et le citoyen. Cela va-t-il sans dire ? Cela irait pourtant tellement mieux en le disant clairement, explicitement. Et puis, il ne suffisait pas de le dire, il faudrait aussi essayer de le faire.

Cessons de rêver, voulez-vous. Rien, absolument rien, dans le comportement des diverses confédérations en général, et de F.O. en particulier, ne permet d'affirmer qu'elles luttent effectivement et efficacement pour l'abolition du salariat (3), pour l'avènement d'une société sans classe, donc sans Etat. Bien au contraire on ne trouve dans leur comportement que des signes d'intégration à la société d'exploitation, jusqu'à en devenir un rouage plus ou moins bien huilé, mais un rouage tout de même.

Il faudrait essayer d'en finir avec quelques illusions dont sont victimes certains anarcho-syndicalistes. On trouve actuellement, en France, dans les centrales syndicales réformistes deux courants principaux, assortis de nuances : d'une part ceux qui, qu'ils en aient conscience ou non, soutiennent la thèse marxiste de la construction d'une société sans classe passant par la prise du pouvoir politique ; d'autre part les tenants du réformisme traditionnel auxquels se sont joints ceux qui, dans l'abstrait, sont partisans de la thèse marxiste, mais qui ont été traumatisés par l'aboutissement des diverses expériences révolutionnaires ou déçus par le comportement de la social-démocratie et qui ne savent plus où ils en sont.

Nous sommes convaincus que les premiers ont tort et proposent des moyens qui ne conduisent pas au but recherché. Nous commettrions cependant une grave erreur d'analyse en jouant les seconds contre les premiers. Car les seconds n'ont pas de but, quoi qu'ils en disent, et leur seule méthode consiste, comme le décrit si bien FELCE, « à juger le gouvernement à ses actes et non à sa couleur ». Ils n'osent pas voir plus loin. Ils acceptent implicitement et explicitement la perpétuation de l'Etat, donc de l'exploitation ; leur seule raison de vivre est d'essayer d'atténuer celle-ci. C'est la politique du cauteleur sur la jambe de bois. Certains même se rengorgent et jettent l'anathème au « poujadisme de gauche » parce qu'ils ont l'impression de comprendre l'économie et de pouvoir décider si les travailleurs doivent faire grève parce qu'on les exploite avec un taux d'expansion de 4,5 % par an alors qu'on pourrait les exploiter avec un taux de 5,5 % ; ce qui serait tellement mieux, n'est-ce pas ?

Les faits montrent que la compréhension de l'économie ne les pousse pas à combattre les structures actuelles de la société et à élaborer une politique permettant aux travailleurs de prendre en main et de gérer directement la production et la distribution. Ce qui leur manque c'est l'audace d'éliminer les incohérences et les tabous. A moins qu'ils en soient incapables.

(1) Voir « Combat » du 23-12-66.
(2) Voir « La Bataille Sociale Informations » du 13-12-66.
(3) Contre l'amendement Vallon (que nous combattons aussi, mais pour des raisons un peu plus sérieuses) la presse a prêté à André Bergeron cet argument massue : « Ce que veut le salarié, c'est un salaire ». Y a-t-il eu démenti ?

L'ÉTAT, PATRON DES USURIERS

Toute l'économie actuelle est basée sur le crédit.

Si la chose a toujours été l'échelle des hautes tractations financières, elle est pratiquée aujourd'hui au niveau des achats quotidiens des classes les plus pauvres.

Cette évolution s'explique fort bien, si l'on songe qu'elle s'impose à tous les jeunes couples comme la seule possibilité de se procurer un toit. En effet, une progression démographique considérée pose de façon aiguë, à tous, le problème de l'habitat. Dans un monde où il est illusoire de trouver un logement à louer, il ne reste que la solution d'en acheter un, si l'on ne veut pas subir les conditions ruineuses et inconfortables de l'hôtel ou la promiscuité de partager l'appartement de ses parents ou beaux-parents, promiscuité rendue plus sensible par l'exiguïté générale des locaux.

Hors de ceux qui ont eu, comme l'on dit) des parents avant eux, et qui disposent d'une fortune, l'emprunt reste la seule issue.

Au surplus, les Pouvoirs publics auraient vraiment mauvaise grâce à se faire censeurs en la matière, alors qu'eux-mêmes ne pratiquent pas d'autre système et que ce qu'on nomme l'équilibre du budget n'est réalisé que par des expédients : emprunts, souscriptions, etc.

Cependant, en même temps que naissent ces besoins nouveaux et que s'instituent ces nouvelles pratiques, on voyait parallèlement s'ouvrir des officines de crédit. Celles-ci, autorisées par

l'Etat, exploitaient de façon éhontée les besoins des malheureux à la quête d'un toit.

Il faut parler aussi de l'automobile dont l'usage est entré dans les mœurs. Elle est, pour le Français de 1966, ce qu'était la bicyclette pour nos pères, de plus elle s'avère indispensable pour certaines professions et même permet parfois d'en obtenir, comme en témoignent les petites annonces.

Certains jugeront amoral et scandaleuse cette façon de tirer des traites sur l'avenir ; en vérité ce que l'on juge scandaleux et amoral, c'est que ces habitudes se soient étendues des classes pourvues à l'ensemble du pays.

Peut-on parler de l'immoralité d'une chose quand on reste aveugle à un contexte qui n'est fait que d'immoralités.

Non seulement elles se livraient à une banditisme usure mais, mettant à profit l'ignorance du Français moyen en matière de comptabilité, lui présentaient un taux d'intérêt, déjà fort élevé, mais auquel le malheureux acceptait de se soumettre, alors qu'en réalité il était bien supérieur.

En effet, la somme étant remboursable mensuellement, l'intérêt aurait dû normalement diminuer, chaque mois, des intérêts des mensualités remboursées, alors qu'au contraire le débiteur devait payer, non seulement les intérêts des sommes dues, mais également ceux des sommes remboursées.

Parallèlement (est-il besoin de le dire), ces officines de crédit pouvaient prêter à nouveau l'argent qui leur était restitué

et de ce fait, toucher deux fois l'intérêt d'une même somme.

Pour nous faire mieux comprendre, prenons l'exemple de quelqu'un empruntant 1 200 000 anciens francs, remboursables à 100 000 francs par mois, au taux de 12 %.

Il aurait dû normalement payer ceci :

	Remboursement du capital	Intérêts mensuels	
	F		
1 ^{er} mois	100 000	1 200 000 × 12 %	12 000
		12 mois	
2 ^e mois	100 000	1 100 000 × 12 %	11 000
		12 mois	
		Soit 1 000 francs de moins d'intérêt mensuellement et ainsi de suite jusqu'au 12 ^e mois	
12 ^e mois	100 000	100 000 × 12 %	1 000
		12 mois	78 000

Tout au contraire, l'intérêt se trouvait calculé, sans tenir compte des remboursements mensuels, soit :

1 200 000 × 12 % : 144 000 F.
144 000 au lieu de 78 000,
et 22, 15 % au lieu et place des 12 % annoncés.

On a vu au cours des âges, nombre de bipèdes pendre au bout d'une corde pour beaucoup moins que cela.

Cependant, après vingt ans de ce petit exercice (vingt ans auxquels le bail de de Gaulle n'est pas tout à fait étranger), voilà que le gouvernement s'émuet de ces mœurs de gangsters patentés et qu'il décide que l'intérêt

effectif ne pourra pas dépasser 15 %.

Une paille !
Un pareil taux décidé par l'Etat est assez pittoresque, alors qu'il fixe lui-même celui de ses emprunts (remboursable à de lointaines décades) à 5,75 % et lorsque les livrets de Caisse d'Épargne, relevant de ce même Etat, sont

généreusement dotés de 3 % d'intérêts.

Quoi qu'il en soit, il est significatif de constater l'étroite liaison (il serait plus juste de dire complicité) qui existe entre le politique et le financier, il est significatif de constater combien tous les forbans de haute volée peuvent compter sur l'appui, la bienveillance et la sauvegarde des hommes politiques en place.

Homme d'Etat et requins de la finance sont liés aux mêmes tripotouillages, comme sont riviés deux bagnards à la même chaîne.

Maurice LAISANT.

L'URBANISME AU SERVICE DU POUVOIR

par Pierre et Nicole LEPETIT

URBANISME DEPUIS QUAND ?

Depuis la révolution industrielle, avec l'installation des usines, et par là même de tout un prolétariat soit recruté sur place dans les rangs de l'artisanat déclinant, soit venu des campagnes, la ville est devenue la cellule de base de la société contemporaine. Un développement économique sans précédent, lié à une expansion démographique équivalente font que se posent, depuis quelques dizaines d'années, un problème de surpeuplement et d'aménagement du territoire urbain.

La politique du profit de la société capitaliste bourgeoise se préoccupe fort peu de ces problèmes d'entassement du prolétariat dans des cadres inadaptes et ce furent quelques architectes qui posèrent les premiers une question à laquelle ils tentèrent de répondre dans l'indifférence générale. En effet, ces gens-là parlaient d'or. Il s'agissait d'installer l'homme des villes

ON LES LOGERA S'ILS PAIENT...

Actuellement, un choix nous est offert entre deux possibilités :

— vivre dans le cadre des villes du XIX^e siècle inadaptées, Paris par exemple ;

— vivre dans un des cadres proposés par l'urbanisme : villes-dortoirs (voir Sarcelles), villes-parallèles (encore sur le papier en France), cités nouvelles (voir Brasilia).

Dans quelles conditions ces deux solutions nous sont-elles proposées ?

Prenons la première, prenons Paris, par exemple, la spéculation effrénée sur les loyers des immeubles anciens et les prix des logements neufs tend à en interdire l'accès au prolétariat. Pour ce qui reste, encore non touché par le mouvement des prix, on tend à détruire les immeubles déclarés vétustes ou frappés d'alignement, ou encore trop petits (pas assez de sur-



Demeure de Raymond Isidore (figurant sur la photo) employé à l'entretien du cimetière de Chartres : le rêve matérialisé.

dans un cadre à sa mesure, de lui proposer des formes, des couleurs, de quoi rêver et vivre... La société bourgeoise répondit à la Hausmann et sa seule préoccupation fut d'empêcher les trop possibles barcadés.

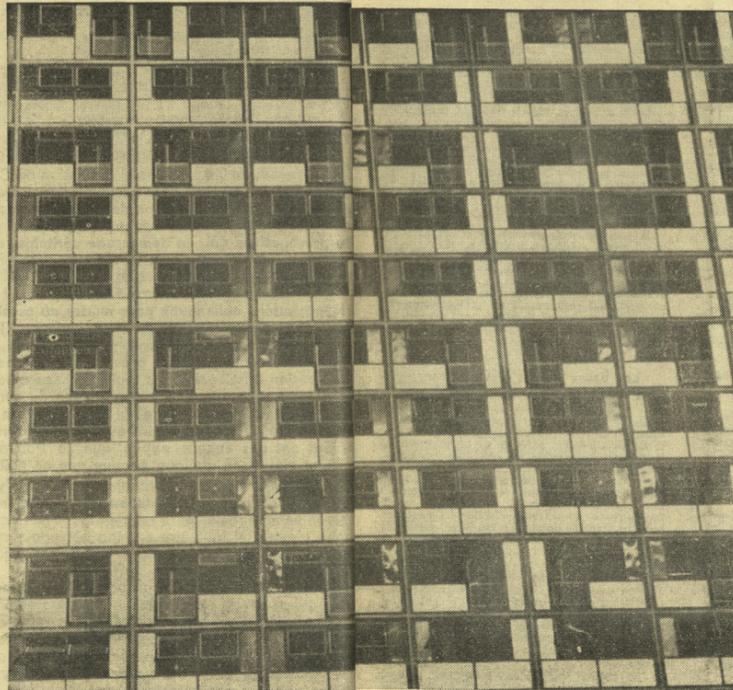
Avec le temps la situation devint vite intenable et, de taudis en bidonvilles, les problèmes s'aggravèrent. Parallèlement, la société industrielle dont le marché, réservé jusqu'alors aux classes bourgeoises et petites-bourgeoises s'étendait, commença à vouloir récupérer dans le prolétariat un secteur de consommation incompressible plus étendu. Le bâtiment, secteur critique en France (tout le monde connaît la formule...), fut un des premiers touchés par l'évolution générale : on les logera, s'ils paient, peu importe s'ils doivent se vendre...

Depuis la seconde guerre mondiale, il reprit avec une vitesse foudroyante et, parallèlement, se développa l'urbanisme, essai d'aménagement rationnel du territoire urbain.

face habitable pour la surface occupée) afin de les remplacer par d'autres, neufs, dont les appartements sont vendus aux prix que l'on sait. Aux ex-coloniaires d'aller voir ailleurs s'ils ne peuvent pas suivre...

Le prolétariat sera bientôt interdit de séjour dans un Paris réservé à un niveau de consommation supérieur. Force lui est donc de se retourner vers les solutions de rechange préconisées par l'urbanisme extra-parisien. On en vient alors à la ville-dortoir, nom qui fait rêver : entre la ville où l'on dort et celle où l'on travaille, où est la ville où l'on vit ?

La cité-dortoir proposée au prolétariat-consommateur des loyers équivalents à 30 ou 40 % de son salaire moyen, un lieu d'habitation à une distance moyenne de son travail équivalente à deux heures de transport quotidien dans des conditions abrutissantes et un cadre déshumanisé à un point tel qu'il est difficile de concevoir pire.



Le déperissement de l'Etat.

Mais, bien sûr, ces solutions ne s'adressent qu'à un prolétariat capable de consommer. Pour les autres, voyez les bidonvilles...

L'urbanisme tel qu'il est pratiqué en France revient donc à créer des zones urbaines où règne la ségrégation par le salaire :

La ville à qui peut se la payer.

La sous-ville à celui qui paie moins.

Le bidonville à celui qui ne peut payer (1).

LES VILLES RÉPRESSIVES

Nul ne peut nier que la ville, noyau de la société industrielle, soit devenue le lieu où la répression de la vie quotidienne des hommes par le conditionnement est la plus avancée. C'est là que s'étale le plus librement le spectacle des objets à consommer, c'est là que s'exprime le plus violemment le « viol des foules » par la publicité omniprésente, c'est là enfin que sont réalisées au maximum les ambitions toujours plus aliénées de la société de consommation. Et, corollairement, c'est aussi le lieu où la police est le plus magnifiquement représentée, organisée, agressive et agissante.

Tout y concourt à empêcher la vie, à rendre le règne de l'embrigement de jour en jour plus fort, tant par le cadre que par la mainmise de tous les instants du pouvoir sur l'homme-consommateur.

Mais la machine est-elle si bien huilée ? De par le mépris total du pouvoir pour les facultés de réaction des masses totalitaires, les erreurs sont nombreuses et, nous l'avons vu, les réalisations obtenues sont loin d'installer le consommateur dans un cadre adapté à tous ses besoins. Le système pourrait être infiniment plus perfectionné : l'idéal, on ne s'en cache pas, serait de rendre les conditions de vie de l'homme-objet telles que lui-même ne sente plus les heurts de la machine et, par là même, perde conscience de l'existence de

celle-ci. Et c'est là qu'interviennent messieurs les urbanistes.

S'installant, travaillant et pensant dans le cadre de la société de consommation, sans un instant la remettre en question, ils participent par leur action à la plus belle tartufferie qui soit. Sous couvert (sincère pour la plupart), d'humanisme, ils sont là au service de l'état existant pour supprimer les heurts. Comment faire travailler le prolétaire au rendement maximum ? En l'intégrant dans un cadre fait pour le rendement maximum. Il ne s'agit pas de se demander : de qui souffre-t-il le plus ? Mais qu'est-ce qui le fatigue le plus ? Il ne s'agit pas de le rendre à lui-même mais de lui imposer un cadre fait par d'autres, décidé par d'autres, dans lequel on installe la cellule familiale comme une portée de lapins dans un clapier conçu pour le minimum de pertes d'énergie.

— Et ces messieurs y pensent, et leur postulat de base est l'irresponsabilité des masses. Au XX^e siècle les villes ne sont plus l'œuvre de leurs habitants mais de techniciens descendus du ciel de la connaissance, qui planifient, organisent la vie quotidienne de plusieurs milliers d'hommes, imposent un cadre à ce quotidien sans même en avoir avisé ceux qu'ils mettent ainsi en boîte. Boîtes bleues, boîtes roses, boîtes à fleurs, cadeau offert en prime par l'association pouvoir-capital contre, bien sûr, la vente de trente ans supplémentaires d'une vie déjà cédée à l'enrichissement des autres, d'une pensée déjà pliée à la puissance des organisateurs du spectacle. Et ces messieurs s'interrogent avec angoisse sur les réactions incompréhensibles de ces animaux peu dociles qui, au lieu de remercier, présentent des signes anormaux de mécontentement, allant jusqu'à la délinquance et parfois à la destruction. Et l'on réunit les bons soldats du régime, en l'occurrence nos psychologues patentés qui, se regardant dans les yeux, avouent avec un cynisme inconscient :

« Il va falloir encadrer tout ça. » Et l'on organise des centres culturels, des clubs où le mauvais sujet repenti pourra se défouler en avançant à petites doses très étudiées une culture châtée, étiquetée, avec juste ce qu'il faut de non-conformisme bourgeois pour lui permettre de croire qu'il respire...

A quand le sac des maisons de la culture ?

Et c'est ainsi que nous déclarons que tout urbanisme conçu dans le cadre actuel de notre société est une des formes les plus nocives du pouvoir car il ne tend qu'à rendre les forces répressives de ce pouvoir plus supportables, ce qui n'est pas, bien sûr, toujours facile. Et c'est pourquoi les meilleurs de ces messieurs pleurent sur Sarcelles, en reconnaissant avec un humour bien involontaire que « tel qu'il se pratique actuellement le système s'avère néfaste et constitue en fait une solution de facilité... » (2). Inutile de se demander de quel côté se trouve la « facilité ».

Une seule réponse possible à cette accumulation de bonnes intentions qui nous pavent un enfer : nous, anarchistes, posons en préalable à toute étude urbanistique la question du bouleversement total de la société. Les villes seront l'œuvre de ceux qui y habitent dans la mesure où la technocratie n'existera plus ; elles seront l'expression d'une volonté collective dans une société où l'homme libéré du pouvoir aura repris les commandes de sa vie quotidienne dont il sera le seul promoteur et le seul réalisateur.

« Quant aux nouvelles formes de la vie qui commencent à germer lors d'une révolution sur les ruines des formes précédentes, aucun gouvernement ne pourra jamais trouver leur expression tant que ces formes ne se détermineront pas elles-mêmes dans l'œuvre de reconstruction des masses, se faisant sur mille points à la fois. On ne légifère pas l'avenir. Tout ce qu'on peut, c'est en deviner les tendances essentielles et leur déblayer le chemin. »

Kropotkine, « La science moderne et l'anarchie », Stock, Paris, 1913.

L'homme actuel, placé au centre de la collectivité, n'a pour tout bien qu'à reconsidérer sa position et prendre conscience de lui-même. Par le fait qu'il mesure l'espace au moyen de sa personne physique, il participe plus de l'improvisation, et par extension du jeu, que de la rationalisation des données naturelles. Le point de concordance de ce milieu individuel avec le milieu extérieur est l'analogie ; on construit par analogie avec ce que l'on voit, ou l'on transpose les données intérieures en données extérieures. Cela n'étant envisageable que dans le domaine de la libération et non dans celui de la contrainte.

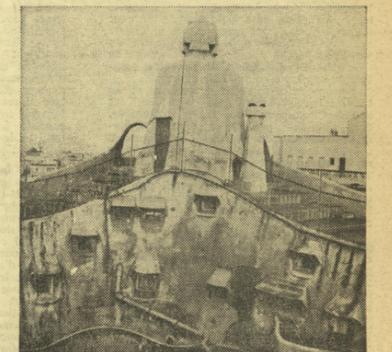
Le principe du « château en Espagne » envisagé jusqu'à ce jour comme domaine du rêve doit présider à tout avènement futur de réalisation urbaniste qui se veut comme telle.

Une citation préliminaire : « Avec l'architecture organique l'homme reprend possession de sa noblesse et de son territoire, dont il devient partie intégrante à l'instar des arbres, des rivières qui le sculptent, des collines qui le bossèlent. La verticalité congestionnée des villes nous apparaît aujourd'hui parfaitement inesthétique et antisocial. A la prise de conscience spirituelle et antisocialiste correspond l'amour de l'espace chez l'être humain qui est son client. Chez toute démocratie amoureuse de liberté, la sensation d'étranglement devient intolérable. Partout où il s'agit de bien-être humain, le resserrement (vertical ou horizontal) ne peut un instant affronter la supériorité naturelle d'une vie harmonieusement liée au sol. Mais l'architecture organique s'adresse ainsi à l'humanité entière, il faut que le sol soit mis à la disposition de chacun dans des conditions honnêtes : il doit pouvoir être légalement considéré comme un élément possédant sa valeur propre, aussi directement accessible aux hommes que les autres éléments. La tyrannie des privilégiés et du propriétaire foncier fantôme, les servitudes de l'argent et de la machine, tout ce type de contraintes une fois abolies, les édifices de la cité s'élèveront librement des collines, ne faisant qu'un avec elles. Quelle signification présente un édifice, s'il n'est pas étroitement lié au sol sur lequel il s'élève ? » (3).

A partir de ce terrain, il nous faut condamner toute tentative d'appropriation du devenir de l'homme, faite pour le compte de données esthétiques, philosophiques, idéologiques qui ne font que soutenir le pouvoir en séparant l'individu du cadre naturel dont il est partie intégrante et composante.

Les théories d'un Fourier, avec les données urbanistes qu'elles comportaient, les réalisations d'un Ledoux (les salines de la Chaux-de-Fonds), longtemps considérées comme utopistes, reprennent jour, déformées par ce phénomène de l'appropriation et rendues publiques dans le cadre d'une fausse culture.

Toute chose qui n'a pour fin que l'esthétisme, et nous pensons aux constructions d'un Mies van der Rohe, d'un Walter Gropius et par extension d'un Le Corbusier (qui n'a compris que le fonctionnalisme et l'utilitaire, mais surtout pas l'esprit des formes, voir



Antoni Gaudí : les toits de la maison Mila les formes utiles sont devenues jeu et transposition analogique.



sa peinture qu'il signait Jeanneret) est condamnable et condamnée par le fait que le pouvoir s'est attaché pour sa défense momentanée toutes les expressions artistiques.

Il nous suffit de voir les constructions d'Antoni Gaudí, le « palais idéal » du facteur Cheval, la maison du cordonnier Chaissac, celle de Raymond Isidore, employé au cimetière de Chartres, les statues du boulanger Frédéric Séron (4), et la liste serait trop longue, pour savoir que l'homme, quel qu'il soit, a besoin de visualiser son propre monde intérieur pour garder l'équivalence naturelle. Cette nécessité ne pourra être exprimée à travers tous qu'en changeant la vie, qu'en détruisant le Pouvoir.

(1) Bien qu'il ne faille pas oublier qu'une « ville » ou bidonville se paie actuellement de 1 500 à 2 500 « euros » !!

(2) André Bloc, l'Architecture d'aujourd'hui

(3) Frank Lloyd Wright, The living city Horizon Press, 1958.

(4) Voir « Les inspirés et leurs demeures », G. Ehrmann, « Le Temps », 1962.

REVENDIGATION PATRIOTIQUE DE GIBRALTAR ET HYPOTHÈQUE DU TERRITOIRE NATIONAL :

Les bases militaires américaines en Espagne

Le gouvernement du Général Franco a posé le problème de la souveraineté espagnole sur la base militaire anglaise de Gibraltar, revendiquant cette souveraineté comme un acte de légitime patriotisme, en même temps qu'une étape nécessaire du processus général de décolonisation dans le monde.

S'appuyant sur la thèse qui est contenue dans le sixième paragraphe de la résolution 1514 de l'O.N.U. et qui dit : « Toute tentative tendant à rompre totalement ou partiellement l'unité nationale et l'intégrité territoriale d'un pays est incompatible avec les intentions et les principes de la Charte des Nations Unies », le gouvernement du Général Franco exige l'intervention de l'O.N.U. afin d'obliger l'Angleterre à restituer le territoire colonisé de Gibraltar.

Faisant suite à l'affront honteux et au terrible avertissement que signifient les bombes nucléaires tombées à Palomares, dans l'accident produit entre des bombardiers atomiques du Strategic Air Command qui ont comme bases logistiques les bases militaires américaines en Espagne, le gouvernement du régime franquiste a lancé une vaste campagne de propagande patriotique pour mobiliser le peuple espagnol et l'opinion publique internationale au sujet de sa revendication de Gibraltar.

Au moment où cette campagne démagogique poursuit son escalade, nous dénonçons énergiquement le patriotisme dilettante du gouvernement du Général Franco, qui, le 26 septembre 1953, autorisait le gouvernement des Etats-Unis à occuper et installer des bases militaires sur le territoire espagnol aussi « digne et cher » que Gibraltar : Rota, Torrejón, Sanjurjo-Valenzuela, Moron, San Pablo, etc.

Antécédents de l'installation des bases militaires

Durant la période 1940-48, il existait en Espagne un fort courant de sympathie pro-américaine, dû principalement à l'espoir du peuple espagnol, que, après le triomphe des démocrates sur le nazifascisme, ces démocrates appuieraient les forces démocratiques espagnoles pour le libérer de la dictature franquiste imposée brutalement avec l'aide des troupes de Hitler et Mussolini. La guerre mondiale contre l'axe s'interprétait en Espagne comme le prolongement de la lutte contre le fascisme, commencée dans notre pays en 1936. Pour toutes ces raisons, les Américains étaient considérés comme des défenseurs résolus de la démocratie. De même intervient la forte personnalité du président Roosevelt et ses déclarations de « foi démocratique » rassemblées dans les paragraphes de la Charte de l'Atlantique (condamnation de l'impérialisme, reconnaissance du droit de chaque peuple à choisir librement sa propre forme de gouvernement, nécessité du progrès économique et du bien-être social, plus de terreur, plus de menaces de guerre, plus de misère, etc.), nous que les Américains bénéficiaient d'une auréole de popularité au sein d'amples couches de l'opinion publique espagnole. Cette popularité dans les forces démocratiques et dans la classe travailleuse n'est pas partagée en cette époque par les secteurs réactionnaires et fascistes. Au contraire... A plusieurs reprises des groupes de phalangistes insultèrent et maltraitèrent les personnes qui seraient des réunions tenues au Centre américain de Madrid, et en d'autres occasions, des manifestants phalangistes jetèrent des pierres contre les fenêtres de l'Ambassade américaine. Les communiqués des Ambassades britannique et américaine étaient lus en secret, et les émissions de la BBC et de la VA étaient écoutées en cachette et avec la peur toujours d'être découverts et dénoncés.

Malgré la répugnance manifestée par les démocrates envers le régime franquiste, et

malgré l'évidente conspiration entre Franco et l'axe, les Américains furent ceux qui, déjà en ce moment, au lieu de condamner irrévocablement, établirent un pacte en vertu duquel Franco demeurerait en dehors du conflit en échange de quelques envois de blé, coton, essence et d'autres articles de première nécessité, valorisés à 100 millions de dollars, et des garanties formelles au bénéfice des alliés, ceux-ci ne générant pas le franquisme. Le sale marchandage entre les Etats-Unis et Franco commença, donc, avec les premières négociations de l'Ambassadeur Weddell. En même temps, les « champions de la démocratie » promettaient aux combattants espagnols qui luttèrent contre le fascisme sur les fronts d'Afrique, de Norvège, d'Italie, de Grèce, dans la Résistance française et dans d'autres durs campagnes, qu'après en avoir terminé avec Hitler et Mussolini, il serait procédé à la liquidation du foyer nazi-fasciste de Franco et au retour aux libertés démocratiques pour le peuple espagnol...

Tant que dura la guerre mondiale et dans les premiers temps de l'après-guerre, les Etats-Unis bénéficièrent d'une indiscutable sympathie populaire en Espagne. Mais cette sympathie se transforma peu à peu en aversion croissante lorsque le peuple espagnol eut vérifié avec surprise et amertume, comment le gouvernement américain, au lieu d'appuyer les forces démocratiques, devenait le plus ferme soutien extérieur du franquisme, se substituant à Hitler et Mussolini. A partir de 1948, l'espoir d'une intervention des « démocrates » s'évanouit complètement, et en 1953, devant le pacte U.S.-Franco, cet espoir et cette sympathie se transformèrent en hostilité ouverte et profonde. Les Etats-Unis, non seulement avaient été les principaux responsables de la survie du franquisme dans l'époque critique de 46. En plus, sept ans plus tard, ils l'aidaient de nouveau à surmonter une des plus graves crises économiques de son existence et devenaient son principal allié. A mesure que le peuple espagnol s'est rendu compte que les Etats-Unis ne pensèrent jamais sérieusement à restituer les libertés démocratiques en Espagne ; à mesure aussi qu'il a vérifié qu'ils sont le soutien le plus efficace de la dictature, et que les bases militaires américaines sont une menace constante pour sa liberté et un danger terrible en cas de troisième conflit mondial, l'animosité du peuple contre la politique impérialiste et belliciste du gouvernement des Etats-Unis ne connaît plus de limite...

Mais les changements d'attitude furent encore plus notables de la part du régime fasciste espagnol et des « sauveurs » de la démocratie dans le monde. Les Etats-Unis passèrent rapidement l'éponge sur le rôle du franquisme pendant la seconde guerre mondiale. La presse espagnole, dépendante du gouvernement qui n'avait pas manqué une occasion pour publier toutes sortes de commentaires injurieux contre les Etats-Unis dont la virulence provoqua plus d'une fois de bruyantes manifestations d'étudiants phalangistes portant des pancartes hostiles et criant « A bas les Yankees » changea radicalement d'attitude avec le triomphe des alliés, et les attaques se convertirent en éloges serviles.

En avril 1950, divers hommes d'Etat et hauts commandements militaires se prononcèrent pour l'intégration de l'Espagne dans la défense de l'Europe occidentale, et finalement à lieu la réunion des ministres des Affaires étrangères de France et d'Italie, à Washington avec le secrétaire d'Etat nord-américain, Dean Acheson, pour discuter du problème de la sécurité de la Méditerranée.

La même année, le groupe hispano-américain — à l'exception du Mexique — et le

groupe arabe, proposent aux Nations Unies l'annulation de l'accord sur l'isolement de l'Espagne franquiste, pris quatre années auparavant au cours de la première réunion de l'O.N.U. à San Francisco. Les votes furent favorables au franquisme cette fois-ci, et les « champions de la démocratie » renouvelèrent des relations diplomatiques avec Madrid.

Finalement, le 25 septembre 1953, et après des longues négociations, le Conseil des ministres de Franco annonça dans une note officielle, que le lendemain seraient signés les accords entre le régime franquiste et les U.S.A. au ministère d'Etat, par l'ambassadeur nord-américain Dunn et le ministre espagnol Martin Artajo.

... Ainsi étaient satisfaites les ambitions géopolitiques stratégiques des techniciens militaires du Pentagone, qui n'étaient pas peu valorisés par l'établissement des bases en Espagne.

Le régime fasciste du Général Franco obtenait pour sa part : — la rupture de l'isolement international et la consécration de son régime ;

— une énorme aide économique (estimée à plus de 2 500 millions de dollars en 1965) qui lui permettrait de surmonter ses grandes difficultés financières ; — d'importantes modifications de ses effectifs militaires.

Réseau des bases U.S.A. en Espagne

Le système des bases nord-américaines, achevé en 1959, comporte quatre bases principales :

3 bases aériennes : Sanjurjo-Valenzuela (Saragosse) ; Torrejón (Madrid) ; Moron et San Pablo (Séville).

1 base aéro-navale : Rota (Cadix). La construction d'un oléoduc Rota-Moron-Torrejón-Sanjurjo de 780 kilomètres fut également prévue pour approvisionner les bases. Les Américains contrôlent en plus quelque 25 installations auxiliaires (dépôts de carburant, de munitions, centres de télécommunications, pistes auxiliaires, etc.) dont les principales sont : San Pablo, base aérienne secondaire et centre de communications ; Reus, base de chasseurs d'alerte et d'entraînement ; El Ferrol, dépôt de pétrole et centre auxiliaire ; Carthagène, dépôt de munitions, de pétrole et centre auxiliaire.

Les systèmes de radars : Puig Mayor (Mallorca) qui communique avec les réseaux de l'O.T.A.N. d'Italie et de Gibraltar, contrôle de la totalité de la base stratégique de la Méditerranée occidentale. Six autres installations sont disséminées dans la péninsule. La coordination s'effectue au centre-contrôle de défense aérienne de Torrejón (Madrid).

Structure du haut commandement militaire nord-américain en Espagne

JUSMAG (Joint U.S. Military Group) est le coordinateur de tout le programme militaire en Espagne. Son chef dépend du commandant en chef U.S. en Europe (USCINCEUR). La MAG (Military Aird Advisory Group) est responsable de l'administration du programme d'assistance militaire. Le chef du JUSMAG (actuellement le contre-amiral Norman C. Gillette qui remplaça dernièrement le général de division Stanley J. Donovan, commandant en chef de la XVI^e Force aérienne de la base de Torrejón) est aussi le chargé militaire de l'ambassadeur américain auprès des autorités espagnoles.

Les activités navales U.S.A. en Espagne dépendent du Haut Commandement en chef

des Forces navales en Europe (CINCLANTFLT) dont le siège est à Londres.

Les trois bases aériennes principales sont utilisées pour les bombardiers B47 et B52 de la SAC et sont dotées de pistes et installations spéciales. La base principale où siège le Haut Commandement de la XVI^e Force est Torrejón, et son commandant est en contact permanent avec l'Etat major de la SAC à OFFUTT (Nebraska).

La base aéro-navale de Rota est la principale et la mieux équipée de son type hors des Etats-Unis : c'est la base opérationnelle de la VI^e Flotte. Ses immenses installations sont dotées d'énormes pistes spéciales au sol pour les super-bombardiers de la SAC, et d'une série d'installations souterraines complexes destinées à la réception de sous-marins atomiques porteurs de projectiles Polaris.

A part le Pentagone et les hauts commandements militaires américains, personne ne connaît les dispositifs ultra-secret militaires de toutes ces installations en territoire espagnol. En cas d'alerte, toutes deviendraient opérationnelles sans que même l'Etat espagnol soit prévenu, ni puisse intervenir. Le contrôle de ces dispositifs est entièrement aux mains des autorités militaires américaines.

Les bases U.S.A. et Gibraltar sont le même cas de colonialisme

De la même manière que le gouvernement du général Franco a posé à l'O.N.U. le cas de Gibraltar, exigeant de l'Angleterre la fin de l'occupation de cette portion de territoire espagnol, jugeant cette situation incompatible avec l'actuel processus de décolonisation dans le monde, il aurait dû exiger des Etats-Unis la fin de l'occupation du territoire sur lequel sont établies les bases militaires américaines. Ces bases ne représentent pas seulement un affront à l'intégrité territoriale espagnole comme c'est le cas de Gibraltar, mais de plus, elles font partie du système agressif de l'impérialisme yankee.

Mais une telle revendication « patriotique » échappe aux intérêts du régime franquiste qui a permis parallèlement une colonisation économique du capital yankee sans précédent aux cours des vingt dernières années.

Un régime qui, hier, permettait aux troupes militaires de Hitler et Mussolini d'expérimenter leurs armes sur le territoire national et d'implanter leurs bases stratégiques par la deuxième guerre mondiale, a permis l'occupation de morceaux de terre espagnole par les forces militaires des Etats-Unis, ne peut avoir aucune force morale pour revendiquer maintenant la restitution de Gibraltar.

Nous dénonçons le faux patriotisme du régime du général Franco, qui sous prétexte de revendication démagogique de Gibraltar, prétend cacher et faire oublier que des portions de territoire espagnol furent données en échange de quelques millions de dollars, que chaque jour décollent les bombardiers atomiques — comment oublier Palomares — de la SAC qui font le tour du monde, prêts à laisser tomber leurs terribles armes destructrices sur des populations sans défense, ou pour appuyer l'escalade agressive yankee actuellement au Vietnam.

Seul le peuple espagnol possède l'autorité morale pour revendiquer Gibraltar, comme il exige le démantèlement des bases américaines et la fin de la colonisation yankee en Espagne.

FEDERATION IBERIQUE DES JEUNESSES LIBERTAIRES Comité Péninsulaire.

On nous communique :

Ce n'est pas M. Angler Biddle Duke, ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, mais bien le contre-amiral Norman C. Gillette, commandant en chef des forces américaines en Espagne, que le commando d'anarchistes arrêtés le 24 octobre dans la capitale espagnole auraient enlevé le jour suivant si la police espagnole n'avait pas découvert à temps leur repère et empêché ainsi l'exécution de « l'opération Durutti ».

Cette précision a été donnée jeudi 8 décembre, à New York, à quelques journalistes convoqués dans un hôtel de Manhattan la coordination entre le Comité Péninsulaire et la Délégation Extérieure de la Fédération IBERIQUE de Jeunes Libértaires, qui a déclaré être venu spécialement d'Espagne pour cette conférence de presse, la première que son organisation ait jamais tenue aux Etats-Unis.

M. Alberola a révélé les conditions dans lesquelles aurait dû se produire l'enlève-

ment du commandant des forces américaines en Espagne, à la faveur d'un accident de la route qu'ils se proposaient de simuler entre la base de Torrejón et Madrid, le contre-amiral Gillette devait être transféré par ses ravisseurs de sa voiture à un autre véhicule qui l'aurait conduit dans un appartement de la capitale, où, en présence d'un groupe de journalistes étrangers, il aurait assisté, « symbole vivant de l'occupation américaine en Espagne », à la lecture d'un document de la F.I.J.L.

Le document n'ayant pas été rendu public du fait de la découverte du complot, M. Alberola l'a porté à la connaissance des journalistes de New York, peu après en avoir envoyé copie à U. Thant, secrétaire général des Nations Unies, ainsi qu'à toutes les délégations des pays membres de l'O.N.U. La F.I.J.L. dénonce « la démagogie patriotique du gouvernement de Franco dans ses revendications sur Gibraltar et sa complicité avec les projets agressifs des

forces militaires américaines », qui, a déclaré M. Alberola, « trouvent dans leurs bases d'Espagne, des appuis logistiques d'une importance primordiale pour imposer au moyen de la menace thermonucléaire que constituent les bombardiers, l'escalade de la guerre au Vietnam ».

M. Alberola a mis ensuite l'accent sur les points suivants :

1^o Selon lui, l'amnistie prononcée par le général Franco n'est qu'une farce et il existe encore de nombreux prisonniers politiques en Espagne.

2^o Il est faux que « le régime totalitaire espagnol s'achemine vers la démocratisation » et que le référendum du 14 décembre doit représenter un « élément fondamental » de ce processus.

3^o La F.I.J.L. estime que l'opération Durutti, même déjouée, s'est soldée par un résultat positif par les percussions qu'elle a eues et se propose de poursuivre acti-

vement la lutte jusqu'à ce qu'elle atteigne son objectif immédiat : la libération de tous les prisonniers politiques espagnols et la fin de la répression en Espagne, par le rétablissement de la liberté de réunion, d'association et d'expression.

A ce sujet, M. Alberola a catégoriquement affirmé que les « Jeunes Libértaires » se livreraient prochainement à de nouvelles actions spectaculaires aussi bien en Espagne qu'à l'étranger. « Si de telles actions ne peuvent pas être non violentes, a-t-il indiqué, je peux toutefois déclarer que, comme les précédentes, elles ne feront aucune victime. » Il a enfin confirmé que les cinq anarchistes arrêtés à Madrid en février n'avaient nullement pris part à l'enlèvement à Rome, en avril dernier, de Mgr Lissia, conseiller ecclésiastique de l'ambassade d'Espagne au Saint-Siège.

COMITE ESPAGNE REVOLUTIONNAIRE

GUSTAV LANDAUER

et la Révolution allemande

Les trois dernières rubriques de Recherches Libertaires ont été consacrées à la pensée de Gustav Landauer. Il nous semble opportun de montrer quel rôle il joua dans la réplique des conseils de Bavière (1).

Landauer est né, le 7 avril 1870, d'une famille juive de classe moyenne, à Karlsruhe, et devint, quand il était étudiant, membre du parti social-démocrate allemand (S.P.D.). Il faisait partie du groupe connu sous le nom de « Jungen », groupe exclu du parti en 1891 et qui créa un hebdomadaire à Berlin : c'est le « Der Sozialist », qui, au départ, organe marxiste dissident, devint, sous l'influence de Landauer, le véhicule des idées anarchistes. Il joua un rôle important aux congrès internationaux de 1893, à Zurich et de 1890 à Londres marqués par l'exclusion des anarchistes.

Landauer et la Guerre

À la veille de la première guerre mondiale, l'Internationale socialiste se réunit à Bruxelles et Jean Jaurès affirme sa foi en la force du S.P.D. « Ne soyez pas soucieux, dit-il à un ami, quatre millions de socialistes allemands se lèveront comme un seul homme et renverseront le Kaiser s'il veut faire la guerre. » Mais Landauer n'avait pas un tel optimisme, en écrivant en juillet 1914 :

« Abandonnons nos illusions sur la situation des différents pays aujourd'hui. Quand on arrive là, la seule chose à laquelle ces agitations révolutionnaires ont servi est l'agrandissement du capitalisme nationaliste, nous dirons de l'impérialisme. Même si elles sont teintées au départ de socialisme, elles sont trop facilement entraînées par quelques Napoléon, Cavour ou Bismarck dans le flot de la politique, car toutes ces insurrections sont en fait une sorte de révolution politique ou de guerre nationale et ne peuvent jamais être un moyen de transformation socialiste pour la raison suffisante que les socialistes sont des romantiques qui font toujours éventuellement usage des méthodes de leurs ennemis. »

Landauer et la révolution allemande

À Munich, le 7 novembre, soldats et ouvriers chassent le gouvernement et proclament la République de Bavière ; le socialiste indépendant Kurt Eisner forme un cabinet. A propos du rôle de Erich Mühsam et

de Landauer, qui était venu à Munich dès le début de la révolution, Willy Fritzenkotter écrit sur « La République des Conseils de Munich », dans « Freedom » (le 26-9-53), décrit ainsi les événements :

« La première action des deux anarchistes fut d'organiser le Conseil révolutionnaire des ouvriers. Le Conseil prit bientôt l'initiative et forma dans chaque atelier « l'organisation révolutionnaire des ateliers ». Ces Conseils devaient être organisés dans chaque ville et former (en liaison avec les Conseils de marins et de fermiers) l'administration de chaque ville et village. Tous ces Conseils, dans le pays, devaient élire des représentants et les envoyer à « un Congrès des Conseils » à Munich. D'après le projet de Mühsam et Landauer, ces Conseils et ce Congrès devaient travailler sur une base fédéraliste et ne pas être centralisés. Contre ce mouvement révolutionnaire, Eisner et Auer travaillaient en liaison avec les forces réactionnaires. Ils étaient pour l'élection d'un parlement, un parlement dont ils visaient à faire un véritable faiseur de lois en Bavière, réduisant les Conseils ouvriers à l'insignifiance. »

Eisner avait arrêté Mühsam et onze autres révolutionnaires, le 10 janvier 1919, parce qu'il craignait qu'ils sabotent l'élection du Parlement qui devait avoir lieu le 12 janvier. Mais le lendemain Mühsam et ses compagnons furent libérés de la prison par le Conseil des ouvriers qui força Eisner à les relâcher. »

Eisner fut assassiné en février par un aristocrate bavarois et sa place fut prise par Johann Hoffmann, un social-démocrate, qui continua les négociations avec Berlin. Mais les ouvriers de Munich ne furent pas satisfaits de lui et, la nuit du 6 au 7 avril, ils proclamèrent une République des Soviets... Elle fut acclamée aux cris de : « En dehors du Reich. Le gouvernement de Hoffmann s'enfuit à Bamberg, en Bavière du Nord. Ruth Fischer donna cette description de la République des Conseils (dans son livre « Staline et le communisme allemand ») : « Erich Mühsam proposa au Conseil des ouvriers et des soldats de Munich de proclamer une République socialiste. Cette proposition fut adoptée par 234 voix contre 70 avec les spartakistes votant contre celle-ci. Le premier gouvernement-conseil de Bavière

a toujours été dépeint comme une aventure à moitié folle de littérateurs et d'intellectuels... Tous prouvent plus tard être de sérieux militants qui souffrirent loyalement pour la cause qu'ils avaient adoptée.

« A la tête de ce groupe était Gustav Landauer, un anarchiste humaniste et cultivé. Il voyait le socialisme comme un franc coopératisme anti-autoritaire. Landauer était un individualiste, un défenseur de la morale socialiste, un adversaire de la terreur et de la violence contre la classe ennemie. Erich Mühsam, l'autre écrivain anarchiste du cabinet, avait fait école chez les intellectuels et les jeunes ouvriers. Ernst Toller, le troisième écrivain dans le gouvernement, était, en 1919, un jeune homme peu sûr de ses idées politiques. Il était aussi ce que les Allemands appellent un socialiste éthique... »

Les communistes condamnèrent ce qu'ils appelaient un pseudo-soviet et demandèrent la démission du Conseil central, et les sociaux-démocrates, avec l'aide de la garnison monarchiste, arrêtèrent plusieurs membres du Conseil, le 13 avril, et les emmenèrent en Bavière du Nord. Les troupes communistes battirent la garnison et le Conseil révolutionnaire forma un nouveau cabinet du soviet. Puis une armée de Noske, forte de cent mille hommes, commandée par le général von Oven, se dirigea vers la Bavière.

Rudolf Coser, dans « L'Échec d'une Révolution », dit :

« Son armée n'était pas faite pour écraser une poignée d'hommes, elle était faite pour écraser toute idée que la substance de l'État puisse être changée de quelque façon que ce soit... Ce qu'il leur fallait faire, c'était servir d'avertissement aux millions d'Allemands qui voulaient éliminer le militarisme païen tous les moyens. »

« Les Conseils révolutionnaires réalisèrent qu'ils n'avaient aucune chance de vaincre l'armée de Noske, déclarèrent alors leur solidarité avec les survivants du premier gouvernement de soviets et négocièrent avec Hoffmann dans le but d'éviter une catastrophe et de devancer l'invasion prussienne. »

Environ sept cents personnes furent assassinées par l'armée de Noske. Parmi elles, Landauer.

Toller et Mühsam furent emprisonnés dans une forteresse pour cinq ans. En 1934, Mühsam fut tué par les nazis au camp de concentration de Ortenberg.

Les causes d'un échec

G. Landauer échoua, dit le philosophe Fritz Mauthner « parce qu'il n'était pas politicien et fut trop entraîné par sa compassion passionnée pour les peuples pour être actif politiquement. Trop fier pour rejoindre un parti, pas assez rigoureux pour former un parti autour de son propre nom. » Landauer échoua, mais l'échec des socialistes politiques n'est pas plus ignominieux ? Dans la bataille pour l'âme du mouvement socialiste dans les années 1890, comme ce fut le cas pour Marx et Bakounine sous la Première Internationale dans les années 1870, ses prévisions sur la nature de la social-démocratie allemande furent ignorées mais furent justifiées dans chaque détail par les événements de 1914, par l'écrasement des espoirs révolutionnaires de 1918 et par l'écroulement final devant les nazis. Sa vision d'une « société d'échanges égalitaires fondées sur les communautés régionales et les communautés rurales, qui combine agriculture et industrie » est-elle plus ridicule que la vision d'une société de machines à penser et de bureaucraties qui est la réalisation que les socialistes peuvent offrir ?

La République des Conseils échoua parce qu'il n'y avait pas assez de gens pour la porter, parce qu'elle n'arriva pas à gagner contre la paysannerie et contre les soldats rétrogrades des « corps-francs » réactionnaires, parce qu'elle ne parvint pas à détacher le peuple de son allégeance aux partis politiques et à la violence politique et parce que la social-démocratie allemande elle-même était trop profondément liée à la réaction. « Le socialisme, avait écrit Landauer quelques années auparavant, est en même temps possible et impossible, il est possible quand le peuple véritable est celui qui le veut et qui le fait ; il est impossible quand le peuple ne le veut pas ou même quand il le veut tout en restant incapable de le faire. »

(1) Voir le texte complet de cette biographie traduite de Anarchy 54 dans Recherches Libertaires, n° 1. — En vente à Publico.

REVUE DES REVUES

Temps modernes, novembre 66 : Le structuralisme est à la mode ; mais qu'est-ce que le structuralisme ? C'est à cette question que tente de répondre ce numéro.

Il s'ouvre sur une introduction de Jean Pouillon qui tente de définir le sens général des notions de structure et de structuralisme, définition ni des plus faciles, ni des plus claires. Marc Barbut définit ensuite, très clairement à l'aide d'exemples « le sens du mot structure en mathématiques ». A.-J. Cusumas discute des problèmes de la succession temporelle des structures, de leur transformation et des possibilités d'introduire la méthode structurale dans les sciences historiques. Maurice Godelier étudie « système, structure et contradictions dans « Le Capital », lecture bourdieusienne de Marx. Pierre Bourdieu dans « Champ intellectuel et projet créateur » essaie de constituer une sociologie de la création artistique et littéraire.

Pierre Macherey dans « l'analyse littéraire tombée des structures » réfute les prétentions structuralistes d'une école de critique littéraire contemporaine. Jacques Ehrmann lui répond en donnant une analyse structurale littéraire « Structures d'échange dans Cinna », tout en montrant les limites de la méthode qui s'ouvre sur d'autres modes de critique. Cette série illustre les applications de l'analyse structurale en divers domaines où elle tente de s'appliquer, hors de son champ primitif des structures significatives (le langage) tout en éclairant les limites actuelles de ces applications. Comme toute méthode

scientifique en développement, elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout et débouche sur de nombreuses recherches futures.

Quant à être pour ou contre le structuralisme et savoir ce que nous pouvons tirer d'un examen critique de cette méthode, c'est à chaque lecteur d'en juger par lui-même et cette série d'articles lui apporte des informations variées tant sur la manière dont le structuralisme aborde les problèmes que sur les problèmes qu'il pose à la science et à la critique.

Autogestion n° 1 : Cette revue au brillant comité de rédaction (Duvignaud, Guérin, Lefebvre, Meister, Naville, Raptis...) a essentiellement consacré son premier numéro à des textes de Gurvitch, où, après avoir défini l'autogestion avec de multiples références à Proudhon et avoir montré que le droit dépasse largement sa source étatique, il aborde quelques problèmes essentiels : l'autogestion remède à la technocratie et l'insertion des conseils ouvriers dans la vie sociale. Pour lui « on ne peut donc pas séparer les conseils ouvriers de la nationalisation de tous les secteurs importants de l'économie et de l'abolition de l'absolutisme du profit privé, c'est-à-dire de la révolution sociale ». Il affirme également sa confiance dans l'évolution des démocraties populaires car « dans le problème de l'autogestion ouvrière tel qu'il se pose aujourd'hui se joue le sort même du collectivisme, car c'est le seul moyen d'éviter la technocratie ».

Ensuite, Henri Lefebvre élargit le cadre de l'autogestion tel que le

voyait Gurvitch, après une analyse rapide de l'évolution du mouvement ouvrier qui s'est, selon lui, scindé en trois courants : spontanéité anarchisante, pragmatisme des gens soucieux de réformes et volonté révolutionnaire. Il faut aujourd'hui refaire l'unité et « la forme prise aujourd'hui par la spontanéité révolutionnaire, ce n'est plus l'anarcho-syndicalisme, c'est l'autogestion ». Lefebvre pose alors clairement deux évidences : « L'autogestion ne peut éliminer cette dure obligation : se constituer en pouvoir qui ne soit pas étatique » et « dès que quelqu'un conçoit l'autogestion, il conteste radicalement l'existence, depuis le monde de la marchandise et le pouvoir de l'argent jusqu'au pouvoir d'État. »

Fiorenzo lie ensuite l'autogestion à la solution du problème de la paix dans le monde de façon peu révolutionnaire.

La seconde partie de cette revue est consacrée à des chroniques qui font le point sur les expériences d'Algérie où se pose que « l'autogestion n'a, en fait, une possibilité de survivre que si l'économie dans son ensemble ainsi que l'État sont contrôlés et dirigés par les travailleurs » et de Yougoslavie où dans une résolution du Comité Central de la ligue des communistes yougoslaves on peut noter cette phrase : « Aucun secteur et aucune institution ne peuvent rester en dehors du système d'autogestion et échapper au contrôle direct des travailleurs parce qu'ils entreraient objectivement en conflit avec tout le système social. »

Une étude sur Célestin Freinet ou Lourau (1) montre la liaison entre la pédagogie et les autres phénomènes sociaux et politiques et résume ce que peut être pour tous l'autogestion : « Le projet de l'autogestion oblige la pensée critique à quitter les nuées de la fausse science pour toucher terre dans le champ unifié de la pratique sociale » termine avec des comptes rendus de livres ce premier cahier.

Il nous faut espérer que les prochains cahiers ne trahiront pas cette promesse et ne fuiront pas les problèmes multiples qui se posent dans les études annoncées.

Signalons chez le même éditeur (Anthropos, rue Racine) la revue de sociologie « L'Homme et la société » dont le premier numéro contient, entre autres, un excellent article de Duvignaud où il montre que pour lui, la sociologie est restée un humanisme, et un article de Gurvitch où il décrit son itinéraire intellectuel, qui n'a pas semblé le rapprocher si intimement de Marx qu'on a bien voulu nous dire en préface.

Anarchy 70 : En anglais, hélas ! Un article très intéressant sur la psychiatrie libertaire à partir des bases de l'analyse existentielle par Peter Ford.

Ambroise LATAQUE.

(1) Voir un article plus complet du même auteur où il pose les problèmes que rencontrent les enseignants qui, dans le cadre de la société actuelle, essaient d'appliquer les méthodes pédagogiques non directives, dans le numéro 1 de la revue « Recherches », revue des groupes de recherches institutionnelles.

LETTRE OUVERTE A GUY ANTOINE SUR LE SITUATIONNISME

par Ch.-Aug. BONTEMPS

Bien que je ne collabore plus comme naguère au « Monde libertaire », je n'aime pas qu'on le débine lorsque l'on s'y produit ni que l'on évite, dans une intention péjorative, toute allusion à l'action libertaire en regard du situationnisme, cette forme nouvelle du baroque.

Ceux qui ont pris la peine et les risques de fonder le « Monde libertaire » étaient aussi des jeunes. Ils avaient su s'entendre utilement avec de vieux militants restés sur la brèche. Si des jeunes d'à présent ne peuvent supporter la diversité des opinions qui fut et demeure la règle des initiateurs, si les rédacteurs d'une certaine brochure, publiée par des étudiants strasbourgeois, croient pouvoir se permettre d'imprimer, au sujet des membres de la F.A., que « ces gens-là tolèrent effectivement tout puisqu'ils se tolèrent les uns les autres », personne ne les empêche de faire ce que nous avons fait et de prouver leurs capacités en créant leur propre organe au lieu de faire les coucous.

La F.A., l'Association qui a permis l'achat de la boutique, la fondation de la librairie et, d'abord, du journal, ont été organisées de telle façon que toutes les évolutions y sont possibles. Les évolutions mais non pas les évictions et les substitutions. Je le précise tout objectivement puisque, pratiquement, je ne suis plus tout à fait dans la course.

Quant à me renvoyer, comme tu le fais, aux « sources » du situationnisme, c'est ignorer que les débats où je suis constamment engagé et où j'ai affaire à des spécialistes, m'obligent à me tenir informé. Cependant, une brochure comme celle des jeunes Strasbourgeois me conduit à un constat. Les gars de ton âge sont, en effet, dans l'impossibilité de lire les journaux et les brochures anarchistes des diverses tendances qui foisonnaient dans les années 1900. A cause de cela, ils ne se rendent pas compte qu'ils découvrent l'Amérique. Les textes de la brochure en question, je les ai lus tels quels (style, intentions et injures) des dizaines de fois avant 1914. Les Provos y remplacent, en moins bien, les activistes de l'action directe (sans les Vaillant, les Henry et d'autres). Les beatniks se sont substitués à ceux des individualistes qui se voulaient a-sociaux et, comme beaucoup de ceux-ci, ils restent dans le rang à vingt-cinq ans.

En ce qui touche la partie constructive, il est regrettable que ses auteurs ignorent que bien avant eux des théoriciens de qualité, à la fin de l'autre siècle, ont élaboré sous différentes formes. S'il est nécessaire de revoir leurs théories, il est puéril de les réinventer et de prétendre en donner leçon. Cela se ramène à la très vieille formule : « Tout le pouvoir aux Conseils d'ouvriers ». Autrefois, on disait chez les républicains : « Tout le pouvoir aux élus du peuple ». Tout cela est si neuf et si moderne que, me référant à Proudhon, il y a longtemps que je dis combien je me méfie des pouvoirs même délégués par le peuple ou par les ouvriers qui, en fait, s'en désaisissent. Ce n'est que mon opi-

nion. Il reste que le modernisme des situationnistes sent trop le raffutage pour qu'on attende leurs directives. La conjoncture actuelle pose avant tout des problèmes de capacité et de responsabilité avec des responsables qui ne soient pas leurs propres juges. A l'échelle de la mécanique planétaire, cela exige un peu plus que du baratin.

Tu me dis aussi que les libertaires n'ont rien fait pour la culture. Je ne te dirai pas de lire le catalogue de Publico mais, puisque tu crois qu'ils ont ignoré « le sur-réalisme en son temps », je te répondrai qu'en ce temps j'étais en bons rapports avec André Breton et avec Robert Desnos. Mais, en tant qu'anarchiste, précisément, je m'opposais à leurs inconséquences, à leur apologie de l'irrationnel alors que leur anticléricalisme était virulent, à leur goût du mystère alors que tout mystère, selon l'étymologie, suppose des initiés, donc des mystificateurs. S'il est vrai que ces inconséquences ont conduit finalement un

André Breton du communisme à l'anarchisme, d'autres se sont infodés soit à Moscou, soit à Rome quand ils n'ont pas déserté. Il en est qui, hélas ! ont sombré à l'asile ou se sont suicidés.

Je n'en ai pas moins écrit, dans des publications libertaires, que le sur-réalisme avait décaissé le rationalisme de ses croûtes universitaires et donné du mordant au style. Est-ce là se désintéresser de la culture ? Mais une culture anarchiste c'est, en marge des connaissances, un entraînement à la volonté de lucidité et un consentement conscient à la rigueur des faits.

Quant au monde moderne que, paraît-il, nous ne sommes pas d'âge à comprendre, il a commencé quand quelques-uns d'entre nous avaient vingt ans. C'était en 1914. Il y a un demi-siècle que l'on s'y débat et l'âge physique n'a rien à y voir. Quant à l'âge mental, on sait et on regrette que trop d'adolescents soient un peu attardés. En revanche, un Rutherford avait 48 ans

lorsqu'il réalisa, en 1919, la première transmutation de l'atome. Cela dit, on ne demande qu'à échanger des vues sur le devenir de l'anarchisme, sur les activités anarchistes qui cesseraient d'être anarchistes si elles étaient unifiées. L'unification, c'est l'affaire des sectes et des partis. Ce n'est pas la nôtre en tant que groupe d'échanges et de solidarité. En tant qu'individus, rien ne nous interdit toutes sortes de participations dès que l'on agit en point et sans se masquer. C'est ainsi que les anarchistes se manifestent effectivement dans le monde présent.

Entre nous, dans les échanges de concepts, la marge est large et la matière moderne trop abondante pour être d'accès facile. On devrait admettre que pour en parler avec quelque sagesse, la courtoisie n'est pas superflue. C'est un préjugé comme un autre que de tenir la grossièreté pour une forme de l'affranchissement. Puisque tu t'intéresses à la culture, tu seras d'accord sur ce point que le choix des mots importe à la fois à l'oreille et à l'esprit.

Le révolutionnaire et la spontanéité des masses

La vie n'existe qu'à l'état latent. L'humanité est une masse d'eau congelée, opprimée par la puissance de l'autorité, et notamment par la puissance de l'Etat. L'Etat, le plus froid de tous les monstres froids. Justement parce qu'il considère l'ensemble de la masse, et non chaque particule originale, chaque individu.

Pourtant chaque molécule humaine est capable d'énergie, chaque homme est capable de révolte. Décongelée, libérée de l'étau de l'autorité, l'humanité doit prendre l'espace qu'il lui faut : chaque homme doit vivre à sa pleine mesure.

Et la vie libérée est mouvement, et la vie libérée est progrès.

Le progrès, c'est l'homme à la recherche de l'homme, c'est l'homme en route vers sa réalisation, dans tous les domaines, scientifique, moral, artistique... L'homme libre. L'homme qui est lui-même sa cause et son but. Lui ne rejette pas sa gestion en dehors de lui, dans une institution ou dans une doctrine. Il existe et il aspire à vivre, c'est tout. L'homme qui trouve sa justification en lui-même, non en dehors de la vie.

Chaque fois que les structures sociales, politiques, ont été ébranlées, l'homme s'est trouvé libéré des limites imposées par la société, chaque molécule d'eau s'est exprimée, a déployé toute l'énergie dont elle était capable pour affirmer son droit à la vie. Que ce soient les ouvriers parisiens de 1848, les premiers kolkhoziens de 1917, ou les paysans de la révolution espagnole, tous, en

ces périodes de crise d'autorité, ont manifesté une activité intense dans le sens de leur libération et de leur bonheur. Et cela spontanément.

Les ouvriers de 48 se sont révoltés sans l'aide d'aucun parti politique. Les premiers soviets ont été l'œuvre des OUVRIERS EUX-MEMES indépendamment de toute autorité politique. Les Espagnols de 1936 ont repoussé en bloc l'Etat comme ils ont reconnu dans les partis politiques des agents de coercition, au même titre que dans l'argent et la hiérarchie. ILS ONT VECU. Durant plusieurs mois chaque individu a pris sa pleine mesure avant que la trahison et la réaction ne viennent anéantir l'œuvre commune. Ils ont vécu parce que les murs étaient ébranlés et sortis de ces limites, ils ont été LIBERES.

Le révolutionnaire est celui qui a pris conscience de ses propres possibilités, de sa capacité de liberté, de son potentiel de VIE. Son acte spontané est de clamer son existence.

Le révolutionnaire est d'une part un révolté qui affirme sa propre liberté face à l'autorité étatique, source et manifestation de l'injustice capitaliste.

Il est l'agitateur qui dénonce les contradictions de l'ordre établi.

Il est le saboteur qui sape les structures du régime. La véritable lutte révolutionnaire consiste d'autre part à provoquer une prise de conscience chez autrui, par l'exemple dans son comportement d'homme libre, par le fait dans sa révolte contre l'autorité.

PROVOQUER UNE PRISE DE CONSCIENCE chez autrui. Mais surtout pas se faire le défenseur de ses semblables, surtout pas se substituer à eux et s'investir de leur pouvoir... sous prétexte qu'on a compris !

Là est la véritable solidarité. La libération des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. La société qu'ils créeront, leur œuvre, elle sera à leur image. La spontanéité des masses est l'énergie vitale, l'essence de toute révolution.

Diviniser leurs aspirations dans une institution idéale, abstraite, et la justifier par une doctrine est un non-sens.

Concevoir d'une société idéale, scientifiquement raisonnable, structurée, c'est préparer le cercueil de l'humanité.

Prêcher une doctrine, unique et inflexible à des millions d'hommes dissemblables et fluctuants c'est amputer chaque homme de son originalité, de sa personnalité et de son intelligence.

Chercher à libérer les masses en dehors d'elles-mêmes est une entorse à la révolution au même titre que la religion. Au même titre que l'esprit bourgeois, l'esprit systématique porte en lui le germe de la réaction. Le germe même de doctrine révolutionnaire est une contradiction ou une mystification : C'EST UN CRIME DE LESE-HUMANITE qui se prépare...

MEFIANCE « Le salut est en vous et en vous seuls ».

MARCEL BONNET,
(Groupe libertaire Kropotkine banlieue sud.)

Classiques de l'anarchisme

LE SYNDICAT

La besogne syndicale a un double objet : elle doit poursuivre, avec une rigueur inlassable, l'amélioration des conditions présentes de la classe ouvrière. Mais, sans se laisser obséder par cette œuvre transitoire, les travailleurs doivent se préoccuper de rendre possible — et prochain — l'acte primordial d'émancipation intégrale : l'expropriation capitaliste.

Dans le présent, l'action syndicaliste vise la conquête d'améliorations partielles, graduées, qui joindront un but, ne peuvent être considérées que comme un moyen pour exiger davantage et arracher au capitaliste des améliorations nouvelles.

Le syndicat offre aux patrons une surface de résistance qui est en proportions géométriques de la résistance de ses adhérents ; il rétrécit les appétits de l'exploiteur ; il lui impose le respect des conditions de travail moins draconniennes que celles résultant du contrat individuel subi par le salarié isolé. A ce contrat léonin, entre le patron couronné de capital et le prolétaire dénué de tout, il substitue le contrat collectif.

Ainsi, en face de l'employeur se dresse le syndicat qui atténue l'odieuse « marche du travail », de l'offre des bras, en enravant dans une certaine mesure les conséquences fâcheuses de l'abandon des sans-travail ; qui impose au capitaliste le respect des travailleurs et aussi, dans une proportion en rapport avec sa force, exige de lui l'abandon de bribes de privilèges.

Cette question des améliorations partielles a servi de prétexte pour tenter d'introduire le discord dans les organisations corporatives. Les politiciens, qui ne vivent que de la confusion des idées et que chagrine la répulsion croissante qu'ont les syndicats pour leurs personnalités et leur dangereuse intervention, ont essayé de transporter dans les milieux économiques les querelles de mots avec lesquelles ils bernent les électeurs. Ils ont cherché à créer des zizanies et à couper les syndicats en deux camps, en classant les travailleurs en réformistes et en révolutionnaires. Pour mieux discréditer ces derniers, ils les ont baptisés « les partisans du tout ou rien » et les ont mensongèrement prétendus adversaires des améliorations actuellement possibles.

Ces mensonges n'ont de supérieur que leur stupidité. Il n'est pas un travailleur, quelles que soient sa mentalité et ses aspirations, qui, par principe ou par tactique, voudrait s'entêter à travailler dix heures au compte d'un patron, au lieu de huit, tout en gagnant six francs au lieu de sept.

C'est pourtant en mettant en circulation ces idées bilieuses que les politiciens espèrent éloigner la classe ouvrière de l'organisation économique et la dissuader de faire ses propres affaires et de travailler elle-même à son bonheur, à son bien-être et de liberté. Ils comptent sur le venin de ces calomnies pour désagréger les syndicats en faisant renaitre dans leur sein les disputes oiseuses et dissolvantes qui ont disparu depuis que la politique a été éliminée.

Ce qui donne une apparence de prétexte à ces manœuvres, c'est que les syndicats, guéris, grâce aux cruelles leçons de l'expérience, des espoirs en l'intervention gouvernementale, ont pour elle une légitime méfiance. Ils savent que l'Etat, dont la fonction consiste à être le gendarme du capital, a, par nature, tendance à faire pencher la balance du côté patronal.

Aussi, quand une réforme leur vient par voie légale, ils ne se jettent pas dessus avec la voracité d'une grenouille avec la prudence qui sied, — d'autant plus que cette réforme ne se réalise que si les travailleurs sont assez organisés pour en imposer, par la force, l'application.

Les syndicats se méfient d'autant mieux des cadeaux gouvernementaux qu'ils ont souvent constaté leur nuisance. Ainsi, ils ont en fort piètre estime des « cadeaux » tels que le « conseil supérieur du travail » et les « conseils du travail », institutions inventées uniquement pour contrebalancer et enrayer l'œuvre des groupements corporatifs. De même, ils n'ont garde de s'enthousiasmer pour l'arbitrage obligatoire et la réglementation des grèves dont la plus

claire conséquence serait d'énervier la capacité de résistance ouvrière. De même encore, la capacité juridique et la commercialité, octroyées aux organisations ouvrières ne leur disent rien qui vaille, car ils y voient le désir de leur faire abandonner le terrain de la lutte sociale, pour les entraîner sur le terrain capitaliste où l'antagonisme de la lutte sociale céderait le pas à des chicanes d'argent.

Mais, de ce que les syndicats ont une rude méfiance pour le bienveillance du gouvernement à leur égard, il s'en faut qu'ils répondent à conquérir des améliorations fragmentaires. Seulement, ils les veulent réelles. C'est pourquoi, au lieu de les attendre du bon plaisir du pouvoir, ils les arrachent de haute lutte, par leur action directe.

Si, comme cela arrive, l'amélioration qu'ils exigent est subordonnée à la loi, les syndicats en poursuivent l'obtention par la pression extérieure sur les Pouvoirs publics et non en essayant de faire pénétrer dans les parlements des députés spécialement mandatés, — enfantin petit jeu qui pourrait se continuer des siècles sans qu'apparût une majorité favorable à la réforme rêvée.

Lorsque l'amélioration désirée doit être arrachée directement au capitaliste, c'est encore par une vigoureuse pression que les groupements corporatifs manifestent leur volonté. Leurs moyens sont variés, — quoique relevant toujours du principe d'action directe : selon les cas, ils usent de la grève, du sabotage, du boycottage, du label.

Mais, quelle que soit l'amélioration conquise, toujours elle doit constituer un amoindrissement des privilèges capitalistes, — être une expropriation partielle.

Ainsi, quand on ne se satisfait pas de la logomachie politicienne, quand on analyse les procédés et la valeur de l'action syndicale, s'évanouit le subtil distinguo de « réformiste » et de « révolutionnaire » et on est amené à conclure que les seuls travailleurs réellement réformistes sont les syndicalistes révolutionnaires.

Outre l'œuvre de défense quotidienne, les syndicats ont pour besogne de préparer l'avenir.

Le groupe producteur devra être la cellule de la société nouvelle, il est impossible de concevoir une transformation sociale réelle, sur d'autres bases. Donc, il est indispensable que les producteurs se préparent à la besogne de prise de possession et de réorganisation qui doit leur incomber et que, seuls, ils sont aptes à mener à bien.

C'est une révolution sociale et non une révolution politique que nous voulons faire. Ce sont là deux phénomènes distincts et les tactiques qui conduisent à l'une détournent de l'autre.

Emile POUGET.

★ VARIÉTÉS

Cora VAUCAIRE

par Suzy CHEVET

Au flanc de la butte, à deux pas de la place Clichy, le Théâtre de l'Œuvre, sur le plateau duquel on joue depuis le début du siècle tous les grands auteurs, reçoit Cora Vaucaire.

Maeterlinck, Gide, Claudel, Ibsen, Gogol, Salacrou, Cocteau, Brecht..., le parainage est lourd et pour le faire oublier, il ne fallait pas seulement une grande interprète de la chanson, mais une artiste et des textes qui dans l'expression, cousine avec la comédie donc ce théâtre fut le sanctuaire: Prévert, Trénet, Ferré, Michel Vaucaire, les fabliaux, puis Bruant, Carco. Voilà le fonds poétique où puise l'artiste et c'est de cette quirlande somptueuse qu'elle meuble un récit qui compose un spectacle unique et combien différent de ce qu'on a coutume d'exiger du music-hall.

Mince, menue, serrée dans une robe blanche qui évoque les bucoliques de Virgile, elle porte sur ses frêles épaules le poids d'une soirée qui nous émerveille, nous réconcilie avec la chanson et qui nous fait penser que celle-ci n'est pas un art mineur quand elle a pour interprète une artiste telle que Cora Vaucaire qui n'est pas seulement une chanteuse, mais une comédienne qui fait du plus court de ses chants une piécette que l'on vit et dont l'interpré-

tation dessine clairement les personnages imaginaires pour les reconstituer dans notre imagination.

C'est par ce côté évocateur, par ce jeu subtil de l'artiste que ce récit s'inscrit normalement dans une suite prestigieuse de spectacles et de créations qui ont fait la réputation du Théâtre de l'Œuvre.

Chaque chanson, choisie avec intelligence et esprit est un petit chef-d'œuvre de bon goût, de finesse, de mesure... Tout est harmonie, sensibilité, sans fausse note... L'ironie, l'humour, le comique même y sont maniés avec un art qui force notre admiration tandis que les romances lamisées d'intense émotion, chantées avec une âme à fleur de peau font naître en notre cœur un émoi que peu de chanteuses puissent se vanter d'obtenir.

L'accompagnement musical en demi-teinte, fondu avec les textes, met merveilleusement en valeur, la douceur, la légèreté mais aussi la chaleur ou l'ironie de sa voix.

C'est remarquable, c'est étonnant, c'est... Mais allez donc passer une soirée avec Cora Vaucaire... Vous reviendrez éblouis avec le désir intense de retourner l'entendre.

★ POÉSIE

Béton armé

Béton armé soleil en berne
Hommes des nouvelles cavernes
Voilà ce que nous devenons
Dieu pardonnez-moi si j'en tremble
J'avais rêvé de grands ensembles
Ensemble est un si joli nom

★

Du ciment à l'horizontale
Du ciment à la verticale
Et puis le vacarme têtue
Ces grands ensembles sont si rudes
Que je rêve de solitude
Comme d'un paradis perdu
Dieu qui voulez la vie si belle
Allez un peu voir à Sarcelles
Sarcelle était un nom d'oiseau
Aujourd'hui l'oiseau est en cage
Et moi je trouve ça dommage
Si vous vous le voyez de haut.

★

Béton armé soleil en berne
Hommes des nouvelles cavernes
Voilà ce que nous devenons
Si vous n'y mettez pas bon ordre
Bon dieu la vie si bonne à mordre
Ne méritera plus son nom

★

Dieu faites-moi changer d'adresse
Et faites que le vent caresse
Encore une fois mes mains nues
Le vent le vrai pas cette crasse
Qui nous fait le cœur dégueulasse
En ramonant les avenues
J'ai besoin d'air dieu me pardonne
De celui que le ciel nous donne
En passant par l'odeur des prés
Et si un jour la mort m'empoigne
Que ce soit en rase campagne
Avec de l'air bon dieu du vrai

★

Avant de payer l'échéance
Je voudrais encore la chance
D'une chanson sans hystérie
Et puis s'il n'y a plus rien à faire
Mettez-moi sous un peu de terre
Si vous en trouvez à Paris.

HENRI-GOUGAUD,

★ DISQUES

MAX-POL FOUCHET raconte...
(disques Barclay)

L'image de Max-Pol Fouchet nous est aujourd'hui familière et la télévision l'a popularisée. Dans « lecture pour tous », chaque semaine il commente un ouvrage d'un écrivain étranger avec un talent, un agrément que chacun se plaît à lui reconnaître.

Le disque qui vient de sortir chez Barclay ne sera donc que la confirmation d'une puissance d'évocation que la poésie de l'expression enrichit. Sur une des faces du disque, Max-Pol Fouchet nous conte son enfance placée sous le signe de trois barques que possède son père et qui portent le nom de « Liberté », « Egalité », « Fraternité ». Et devant nous défilent les images qui situent cette famille normande qui fut son berceau et qu'il ne connaît guère que par ce que lui en rapporte son père, personnage autour duquel tout le récit s'ordonne. Puis le ton monte, le père laissera devant Verdun ses poutres et Max-Pol lorsqu'il lui ferma les yeux, recevra de lui une dernière leçon de fraternité au-dessus des frontières, bouleversante dans sa simplicité.

Sur l'autre face, le poète nous fait revivre Alger, la patrie de sa jeunesse, la mer et le ciel toujours bleus, trop bleus, pense-t-il; jamais assez bleus, proclame son ami le plus cher, Albert Camus. Ensemble, les deux jeunes gens vont réfléchir sur le monde qui les entoure, sur le colonialisme, sur la vie misérable des Arabes. Un drame auquel ils assisteront leur tracera la voie qu'ils doivent suivre et alors Max-Pol Fouchet a des phrases magnifiques pour nous peindre la révolte, pour la situer face à la révolution qui a des limites arbitraires que seule la révolte peut briser. Enfin, il accomplira le pèlerinage des « Hauts Plateaux » où vit encore un communal. Ah! ce pèlerinage, comme on voudrait l'avoir accompli avec lui. Ce lambeau du drapeau de la Commune, ce bout d'étamine rouge que le vieux fédéré conserve précieusement, comme on voudrait pouvoir à travers sa trame évoquer non seulement les sacrifices de ceux qui moururent pour la liberté, mais l'espoir que leur souvenir a laissé dans notre cœur...

Où, il faut écouter ce disque, même si cette voix simple et prenante vous remplit de regrets de ne pas connaître l'homme qui l'a gonflé d'une telle humanité.

SUZY CHEVET.

Pour offrir
Ni Dieu ni maître
de Daniel GUERIN
Prix : 44 F

★ PEINTURE

Benedito est peintre, de la plus pure espèce. Elle peint selon son cœur, avec des couleurs et non avec des mots. Ses tableaux se passent de mode d'emploi, chaque œuvre est son propre manifeste.

Elle nous donne à voir de vraies images que chaque jour éloigne de notre réalité. Grâce à elle nous n'oublions pas ce que nous avons aimé ou rêvé.

Jean-Louis GERARD.

Galerie Zunini : exposition du 21 décembre au 13 janvier, au 259 du boulevard Raspail, Paris (14^e).

★ ALBUMS-DISQUES

« 10 ANS DE BRASSENS, coffret édité par PHILIPS, contenant 6 grands 33 tours au prix de 147 F

« Le grand récit de » Jacques BREL, Jean FERRAT, Léo FERRE.

Coffrets édités par BARCLAY, contenant 3 disques 33 tours, au prix de 98 F.

Ces albums, ainsi que tout autre disque, peuvent vous être fournis ou expédiés par notre Librairie PUBLICO, 3, rue Ternaux, Paris-11^e.

REFLEXIONS SUR L'ANARCHISME par Maurice FAYOLLE

72 pages 2,50 F

PROBLEMES CONTEMPORAINS par J. BOUYE, G. EYVAL, L. RIERA

120 pages 5 F

Sous presse
FORMES ET TENDANCES DE L'ANARCHISME par René FURTH (Textes parus dans « Le Monde Libertaire » de 1958 à 1961)
92 pages 4,50 F
Nous tenons toujours à votre disposition :

★ ★ ★ THEATRE ★ ★ ★

★ AU THEATRE LA BRUYERE
... IL FAUT VOIR GALABRU
MELLES ET DEMELES DE IONESCO

D'un côté, Ionesco qui ne prétend plus faire de l'avant-garde (je crains qu'il n'ait été récupéré par le théâtre bourgeois, et nous le regrettons).

D'un autre côté, Galabru, comédien ambigu, débouaillé, bouillant, comédien en constante mutation, comédien parfait, comédien en action.

Je me demande pourquoi cette volonté de donner à Georges Vitaly une série de petites pièces troussées à la hâte et qui semblent inachevées, mais qui ne sont quand même pas des sketches de cabaret. Par moment, on a l'impression de voir du très mauvais Devos.

Ceux qui connaissent et apprécient Ionesco le trouveront sans doute rabâcheur et quelque peu à bout de souffle, mais la très bonne interprétation des acteurs fait que le comique Ionesco survit et nous voyons quelque chose de très réconfortant, de léger, de joyeux, qui apparaît souvent comme une bouffonnerie.

Claude Génia fait une caricature tout à fait irrésistible et d'une très juste observation. Galabru accomplit ici une performance extraordinaire, car il interprète Ionesco pour la première fois. A remarquer une certaine carence dans le décor.

ERIS
LEE FALK

L'auteur de Eris, Lee Falk, est américain. C'est lui le père de « Mandrake » et du « Fantôme », héros de bandes dessinées. A relation bandes dessinées - psychanalyse apparaît pas évidente, mais Lee Falk nous présente quelque chose de très bien construit. L'action se passe sur le pont

cher à Shisgall dans Love. Sur ce pont se rencontrent deux hommes, et l'on ne saura jamais lequel est le plus névrosé.

Dans Zoo Story d'Albee, il y a eu un affrontement à peu près semblable, mais Lee Falk a su garder un ton propre.

Eris est à la fois une pièce bouffonne et sinistre et qui va de la comédie à la tragédie avec une souplesse quasi acrobatique.

Falk traite de la dégradation d'un être par un autre avec une grande intelligence du dialogue décousu et un suspense psychologique qui donne au dialogue une tension extrêmement dramatique. Mais la dramatisation du dialogue tournerait vite au système s'il n'y avait pas Galabru.

La façon dont Lee Falk se moque de certaines infirmités physiques semblera à certains de mauvais goût, mais c'est une des conditions « sine qua non » à la compréhension du caractère très particulier de la pièce.

En revanche, je reprocherai à Falk certains clin d'œil racoleurs à la salle et quelques effets grand-guignolesques que les gens qui ont du tact n'apprécieront guère.

Mais cela doit être pardonné à l'auteur, il nous présente une pièce qui est un modèle du genre dans le théâtre américain. Et certains auteurs de pièces prétendues dramatiques ou à base de psychanalyse feraient bien de prendre modèle sur Eris.

Michel Galabru, très bien soutenu par Marc Vialle, fait ici une composition étonnante.

A remarquer la très bonne qualité du texte français de Chris Marker. Le décor est très bien choisi, il restitue exactement l'ambiance oppressante, le sinistre du lieu où se passe l'action.

Pascal LEGUILLIER.

★ AU THEATRE RECAMIER :
AH ! DIEU QUE LA GUERRE EST JOLIE...

« La guerre, c'est le massacre de gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent, mais ne se massacrent pas. »

Paul Valéry.

Je suis de ceux persuadés que le ridicule tue plus vite que la logique d'un beau raisonnement.

Aussi je puis dire que la guerre meurt tous les soirs au Théâtre Recamier, victime du Théâtre des Amandiers de Nanterre qui anime le spectacle.

Une troupe de clowns se retrouve sur la scène pour jouer 14-18. C'est un spectacle complet, une explosion de gags dans un décor de farce ; la musique participe au jeu, parfois les acteurs s'arrêtent pour chanter, ou se tournent pour lire les nouvelles, hélas réelles, du front, qui paraissent sur un tableau lumineux; le cinéma est représenté aussi par la projection fixe d'images de l'actualité ; ainsi, la folie règne mais nous ne perdons pas de vue la réalité.

Ce sont des tranches de vie qui nous mènent d'un peu avant l'autre guerre à la fin du carnage. Nous voyons par scènes successives toutes les classes de la société, passant des troupes au départ, puis au front, à une sauterie chez le président Poincaré, après avoir rencontré ce pauvre empereur allemand dépassé par les événements et ses généraux. Nous verrons ainsi presque tous les personnages importants de l'époque violemment singularisés dans leur folie.

Je ne me retiens pas de vous signaler certains moments particulièrement réussis ; par exemple, le départ des poilus, fleur au fusil, chantant le fameux cantique : « Plus

près de toi mon Dieu », et la scène du manquement d'armes avec la peinture magistrale du sous-officier de carrière embourbé dans son beau vocabulaire ordurier ; pour des intellectuels, je recommande le superbe moment où les jeunes recrues se trouvent à tenir le canon de leur fusil entre leurs cuisses comme si c'était leur verge ; autre instant de haute clownerie, celui où les généraux français et anglais cabotent et prennent des mines de cocottes pour s'entre-décorer. Dans le rayon des généraux nous assistons à une belle caricature du grand chef boucher que fut le général Nivelle. Il ne faut pas non plus laisser passer la démonstration des diverses manières de saluer des troupes et les différentes façons de répondre à ce salut de la part des officiers ; c'est un morceau étrange, grotesque où, bizarrerie, l'outrance atteint le réalisme le plus complet.

Jamais pourtant, au cours de ces piteuses nous ne perdons de vue la réalité, outre les actualités projetées, un acteur lire, rappelle un jugement de contemporain, souligne quelques chiffres, souvenez-vous qu'en 1917 il y a soulevement de 115 régiments suivis de 412 condamnations à mort ; au fond de l'abrutissement, nous voyons encore éclater la révolte, il aurait fallu qu'ils aillent discuter avec ces messieurs du Palais-Bourbon, le dialogue aurait été intéressant.

Que dire des acteurs, tous exceptionnels, la distribution est très homogène ; un petit salut tout de même au « poilu pris au hasard » qui s'appelle Armand Babel, il fait un exercice merveilleux de drôlerie et d'humanité.

En fait, il est très difficile de rendre compte de pareil spectacle, il se voit et s'apprécie sans réserve.

Paul CHAUVET.

Les Pionniers de l'Éducation Libre

Les Successeurs de Paul ROBIN (1)

S'inspirant des idées pédagogiques de Robin et dans le même esprit que lui, plusieurs expériences furent entreprises dans ce domaine, dont certaines du vivant même de Robin.

La plus célèbre et la plus importante fut sans conteste l'école que Sébastien Faure fonda à Rambouillet (Seine-et-Oise) : « La Ruche ».

Francisco Ferrer qui fut en rapport avec Robin s'inspira également de son œuvre.

Ils ne furent pas les seuls. A Bruxelles, par exemple, une institution, fondée par Mme Gatti de Gamont s'inspira de l'esprit et des méthodes qui avaient fait merveille à Cempuis.

De même, le mouvement pour « l'École Active » rangea dès ses débuts Paul Robin parmi ses précurseurs et ce dernier écrivit du reste à son théoricien Adolphe Ferrière des lettres de félicitation chaleureuses, lui faisant don d'une partie de son matériel pédagogique.

Enfin, Robin eut également comme successeurs le Dr Wintch (2), Madeleine Vernet et le Groupe de l'École Libertaire.

« L'ÉCOLE LIBERTAIRE » (1897-1900) (3)

Quelques années à peine après Cempuis quelques camarades parmi lesquels : Jean Grave, Ardouin, Degalves et quelques autres créèrent un Groupe dont le nom : « L'École Libertaire » était tout un programme.

Ils voulaient en effet reprendre les expériences de Robin et dans cette intention fondèrent, en juin 1897, une Ligue d'Enseignement Libertaire et éditérent une brochure : « La liberté par l'enseignement » dans laquelle ils exposaient leurs principes pédagogiques.

Fonder une école libertaire avec annexe de cours du soir pour adultes, tel était le but. Encore fallait-il de l'argent, une campagne fut donc menée par le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », une souscription s'ouvrit bientôt.

En avril 1898, 1800 F avaient été recueillis dont 500 F versés par Zola, M. Barrès, O. Mirbeau, etc. (4).

La somme étant insuffisante pour fonder une école (il aurait fallu selon J. Grave atteindre 30 000 F) il fut décidé d'entreprendre une réalisation partielle : les « Vacances Libertaires ».

C'est ainsi qu'en août 1899, une vingtaine d'enfants partirent à Pontorson (Manche) accompagnés par Degalves et Janvion, tous deux anciens professeurs (5).

Malheureusement, un malencontreux incident (Degalves donna une gifle à un des enfants) donna lieu à une dispute, ce qui, on s'en doute, ne contribua en rien à la réussite de la réalisation.

Faute de mieux, on organisa donc les cours du soir pour adultes et des pro-

menades instructives pour les enfants les jeudis et dimanches.

Les cours furent inaugurés le 12 février 1899 aux Sociétés Savantes (6).

On y donna des leçons de mécanique, de dessin, de littérature, de physiologie, etc.

Avec des fortunes diverses, cela dura jusque vers la fin de l'année 1900, soit deux années environ, puis promenades et cours cessèrent.

Cet essai fut, on le voit, assez décevant. Il ne découragea pas pour autant les anarchistes...

MADELEINE VERNET et « L'Avenir Social » (1^{er} mai 1906-1925)

Collaboratrice du « Libertaire » et des « Temps Nouveaux », militante anarchiste connue, Madeleine VERNET fonda à son tour, le 1^{er} mai 1906, un orphelinat à Neuilly-Plaisance.

Aidée par sa mère et par son compagnon Louis Tribier, elle loua deux petits pavillons où furent reçus 5 petits pupilles. « L'Avenir Social » était né. En décembre il y avait déjà 24 pensionnaires ; en juin 1907 ils étaient 30 (7).

Essentiellement soutenue par des souscriptions, la colonie s'installe l'année d'après (en juillet 1908) à Epône (Seine-et-Oise) mais hélas ! les difficultés financières obligent bientôt Madeleine Vernet à faire appel à la « Guerre Sociale » et à « L'Humanité ».

L'élargissement de ce soutien fit perdre à la colonie tout caractère spécifique à l'anarchisme et celle-ci devint en quelque sorte une œuvre de bienfaisance des organisations socialistes, syndicales ou partis.

Plus heureux que « La Ruche », « L'Avenir Social » survécut à la « Grande Boucherie » (conventionnellement appelée « Grande Guerre ») et fut, vers 1925, incorporé à la C.G.T.U. Il fut transféré et devint « L'Orphelinat Ouvrier » de la Villette aux Aulnes (Seine-et-Oise) qui cessa de fonctionner en 1938.

Madeline Vernet qui mourut en 1949, et à qui l'on doit de nombreuses bro-

(1) Sur Paul Robin et l'éducation intégrale voir les M.L. précités ou se reporter à l'excellente brochure de Maurice Dommanget éditée par Suiet.

(2) Sur ce militant anarchiste, qui fut médecin scolaire et professeur à l'Université de Louvain, voir J. Grave : « Le Mouvement anarchiste sous la III^e République », Paris, 1930. Notre prochaine étude lui sera consacrée.

(3) Pour plus de précisions voir : — J. Grave : « Le Mouvement libertaire sous la III^e République », pages 175 à 185 ; — Jean Maitron : « Histoire du Mouvement anarchiste en France », pages 334 et 335.

(4) Cf. « Le Libertaire », n° 123, du 3 au 9 avril 1898.

(5) Cf. article de Louis Matha dans « Le Libertaire », n° 143, du 21 au 27 août 1899.

(6) Jean Grave à cette occasion y fut une déclaration qu'il publia l'année suivante. Cf. « Enseignement bourgeois et enseignement libertaire », éd. Les Temps Nouveaux, Paris, 1900, 16 pages. Cette brochure peut être consultée au C.I.R.A. de Louvain.

(7) Cf. Jean Maitron, « Histoire du Mouvement anarchiste en France », page 336.

(Suite en page 6)

“ L'OPPOSITION ARTISTIQUE ”

« Seul survivra un régime pour qui la sculpture des esprits est la tâche première. »

LO JUI CHING
(Chef de la police chinoise)

Comme pour Saul de Tarse sur le chemin de Damas, le rideau s'est déchiré. L'image du « Père » est apparue : enfin, Mao vint. Tout fut changé : « Les artistes forment une communauté de dépendance et de conditionnement, une classe (?) » (O.A. n° 1), depuis « devenue réalité historique, la lutte culturelle révolutionnaire doit aujourd'hui s'actualiser et prendre forme aux côtés du prolétariat » (O.A. n° 5). Maintenant, tous les fantômes sont écartés : imperialistes, révisionnistes, petits bourgeois... j'en passe et des meilleurs. Ce numéro, à la gloire de la « révolution culturelle chinoise », est typique de ces gens de « gauche », qui justement ne sachant où aller, atterrissent dans n'importe quel parti en formation.

Dans le pays de la contre-révolution permanente, il était normal que la moindre activité s'appelle « révolution », comme toutes ces « révolutions » (1) qui laissent les mains douces et blanches. « De l'homme social (ouvrier, soldat, paysan, artiste, intellectuel, fonctionnaire, étudiant), la Chine veut faire aujourd'hui un révolu-

tionnaire total », c'est tout simplement merveilleux et digne du Père Ubu : le gouvernement ayant décidé que nous serions révolutionnaires aujourd'hui, etc.

Il vaut mieux d'abord terminer ses études pour bien servir le pays. Penser à l'amour c'est perdre du temps. Voilà, il ne faut pas perdre son temps, de même que pour Bach : « l'odeur d'encens qui se dégage de la musique de Bach, et qui est pour moi révélatrice de son idéologie, suffit à me la rendre particulièrement irrespirable... » et l'encens de l'idéologie est-ce que c'est plus respirable ?

Les objectifs de l'opposition artistique qui pouvaient jusqu'ici paraître à certains quelque peu utopistes, l'action de l'O.A., fragmentaire et isolée, peuvent aujourd'hui s'inscrire et se joindre dans la réalité révolutionnaire, parce qu'ils peuvent être confrontés à ceux de la révolution culturelle chinoise. Nous sommes d'accord avec eux, ils ne sont plus « utopistes » du tout : ils ne sont plus révolutionnaires non plus.

La guerre est finie pour « l'opposition artistique ».

Un révisionniste-en-culture,
Guy ANTOINE.

(1) Voir la « Révolution sexuelle » aux Editions.

LA LIBERTÉ PAR LES CHEVEUX

On a fait beaucoup de bruit cet été autour de quelques cheveux longs qui auraient été coupés par de jeunes gardes rouges en Chine. On ferait mieux, bien mieux, de s'inquiéter de ce qui se passe ici même, sous nos yeux. Car la brigade des cheveux longs de « Fahrenheit 451 » n'est pas une fiction. Elle est déjà entrée en action chez nous.

« La Roche-sur-Yon. — Comme An-
toine, il aurait pu attendre 20 ans
pour se faire couper les cheveux.
« Mais il a jugé plus sage de le faire
« avant. Et, aujourd'hui, il a son per-
« mis de conduire... et des cheveux
« courts. »

« Le héros de cette histoire habite
« Montaigu, en Vendée. Il est des-
« cendu, l'autre jour, aux Herbiers,
« pour passer son permis de conduire. »

« L'examen terminé, l'inspecteur
« lui a ordonné de s'arrêter devant
« un salon de coiffure : « Très bien.
« Vous êtes reçu, mais, avant d'avoir
« le permis, veuillez aller vous faire
« couper les cheveux. »

« La toison du candidat, nous
« allions oublier de le dire, était par-
« ticulièrement abondante. En quel-
« ques coups de ciseaux, l'homme de
« l'art a mis de l'ordre là-dedans. »

(Cueilli dans le quotidien régional
« Ouest-France » du 24 novembre.)

« Quel journal parisien a-t-il repris
« cette information ? Aucun. On pré-
« fère amuser la galerie avec les tur-
« pitudes des « veudettes », on préfère
« terroriser les masses incultes avec le
« péri jaune. La télévision et la grande
« presse se font, une fois de plus, les
« complices des autorités dans cette
« entreprise monstrueuse. Mais, cette
« fois, des médecins (des médecins !) osent
« joindre leurs voix à ce chœur qui, à
« vrai dire, ne nous étonne guère. »

C'était en bonne place dans « Le

Parisien Libéré » du 23 novembre :

« Epouillez les beatniks et rasez-
« les... demandez un groupe de méde-
« cins parisiens. »

« Ces médecins qui, pour l'instant,
« souhaitent rester anonymes, sont
« responsables de dispensaires, ou
« possèdent une clientèle dans les
« quartiers les plus pauvres de la
« ceinture de Paris. Ils constituent
« actuellement des dossiers sur les
« adolescents vagabonds et sur les
« réactions que ces derniers susci-
« tent, afin de les transmettre pro-
« chainement aux autorités offi-
« cielles. »

Faut-il donc plus de courage pour
porter les cheveux longs (parce
qu'on ne peut pas les cacher) que
pour porter le nom d'un médecin
accusateur (parce qu'on peut le
cacher) ? Qu'ont-ils à craindre, ces
médecins auxiliaires de police puis-
qu'ils sont assurés de la protection
particulièrement bienveillante des
autorités ?

« Une doctoresse C..., praticienne du
18^e arrondissement déclare au « Parisien » :

« Il ne s'agit pas d'attenter au
« sacro-saint principe de la liberté
« individuelle. Mais la liberté indivi-
« duelle consiste d'abord à respecter
« celle d'autrui. »

Alors pourquoi ne pas respecter la
liberté de celui qui veut laisser
pousser ses cheveux ? Les cheveux
nuisent-ils aux chauves ? On peut se
demander aussi où commence la
liberté individuelle et où finit-elle ?
Pourquoi pas avec le cheveu ?

En conclusion je demande les
NOMS de ces courageux médecins
anonymes, pourfendeurs de cheveux
longs et je signe, avec indignation :

Jean-Louis GERARD.

La question maintenant devient claire :
« Peut-on être un libertaire de salon ? »

J. LE GLOU.

* Pour l'Afrique Noire : 2 x 4 = 8 !

Vive la création

Le rythme s'accroît, la police augmente,
le pouvoir concentre, la politique domine...
nous voilà donc libertaires projetés dans
un monde où nous ne comprenons aucune
signification ou peut-être... trop. A l'heure
où l'homme ne connaît plus son frère, où
la société a réussi à concerner chacun uni-
quement pour sa propre soif d'argent, clef
de son confort par étapes et de ses loisirs
à crédit, à cette heure et à ce jour nous
disons non, NON.

Mais cette négation doit être totale, le
spectacle étant une partie de la vie de cha-
cun, il est condamnable, notre non-
acceptation, clé de notre liberté, peut et
doit faire éclater les règles actuelles.

Les expressions artistiques actuelles
étant directement ou indirectement des
cellules du Pouvoir, l'attardement ou la
contemplation délégueraient de la part du
spectateur libertaire un sens curieux de
la non-acceptation et un sens non moins
curieux de la révolte.

Le spectacle est partie intégrante du
conditionnement du Pouvoir, la télévision
comme le théâtre populaire (T.N.P. compris),
le cinéma dit art et essai
comme les maisons de la culture (bravo
pour ceux qui ont réussi à enlever la
culture entre quatre ou huit murs).

C'est en fonction de cette destruction
que nous retrouverons la création et la
découverte, c'est en fonction de la destruc-
tion totale du spectacle actuel qu'une
expression libertaire peut naître.

A bas la critique ! Vive la création !

Crachats sur l'univers de J. PELLIZARY

(Préface d'André Lorulot)

Livre à la gloire de la liberté, l'auteur
fulmine contre tous les dieux du ciel et de
la terre, devant qui la paresseuse lâcheté de
hommes accepte et s'incline.

Ses conclusions vont jusqu'au nihilisme et
non content de s'en prendre à la société
accusent jusqu'à la vie même.

Écrit sans prétention ni recherche littéraire
ce livre n'a d'autres accents que la sincérité
et particulièrement dans des descriptions d'une
simplicité dépourvue comme celle par laquelle
débuta le livre :

« Une centaine de maisons dispersées au
fond d'une vallée, à l'ombre des Dolomites
avec le Piave chantant à leur pied : ceci
est Tol. »

Rappelons que notre vieux camarade Lorulot,
champion de la libre pensée, s'était fait
honneur de préfacer ce livre courageux d'un
homme qui l'est aussi.

M. L.

GALA ANNUEL du Groupe Libertaire Louise Michel

avec

Georges BRASSENS

Tous les détails dans le prochain numéro
du « Monde Libertaire »

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



Eugène Pottier, Œuvres complètes

réunies et présentées par P. Brochon
(François Maspéro, Editeur)

On ne connaît pas Pottier, s'écrit Pierre Brochon dans l'excellente et copieuse présentation des œuvres du poète révolutionnaire. Dans une vingtaine de pages denses et précises, il nous donne à la fois une biographie de Pottier et une étude solide de la manière du poète qui le place à part dans ce siècle où la poésie est le complément naturel des barricades.

Ouvrier, poète, communiste, nous dit Brochon, Pottier est un nom qu'on associe à l'Internationale et c'est tout ce qu'on connaît de lui. C'est d'ailleurs une erreur et le recueil somptueux que publie François Maspéro sera pour beaucoup une découverte, un enchantement même. Bien sûr, comme tous les rimailleurs de son époque, il sera influencé par Béranger, mais très rapidement son registre s'étendra. Certes il est un poète du peuple, un des plus grands, dira Jules Vallès, mais il est avant tout un phénomène de son temps.

La rencontre de Pottier avec Murger, sa liaison avec la « Société des buveurs d'eau » composée d'artistes, de peintres, de sculpteurs, de romanciers et de poètes, marqueront sa jeunesse. C'est aux alentours de 1848, dit son biographe, qu'il commence à prendre une place de choix dans les goguettes où il fait de « la propagande par la chanson ». C'est depuis cette période qu'on le trouve mêlé à tous les événements importants de son temps. Il a su acquérir dans la petite industrie une situation indépendante qui lui permet de mener de front une activité sociale et artistique. Il participera à la Commune et c'est dans « Paris défilait et ensanglanté que, traqué, Pottier écrit l'Internationale ». Et nous dit Brochon, paradoxalement l'Internationale est l'œuvre d'un proudhonien doublé d'un vaincu.

Il chantera d'ailleurs la Commune d'un ton douloureux.

Bourgeoisie est la plus forte
Et dit : la Commune est morte !
Demain j'en fusille trois
Ferré, Rossel et Bourgeois.
Il avait d'ailleurs collaboré à l'Atelier, le premier

de grands journaux ouvriers où il chantait les compagnons.

Ouvriers, ouvriers,
Que fait-on dans vos ateliers
Et pan, pan, pan, pan, pan
Que le marteau réponde
Et pan, pan, pan, pan, pan
On fait un nouveau monde.

Mais si Eugène Pottier consacre une partie principale de son œuvre à la lutte pour l'émancipation sociale, il trousse en ses moments de détente des couplets à sa mie qui s'inscrivent dans la manière romantique du moment.

L'oiseau gazouille et rit, l'eau chante, l'eau murmure
Éloigné, triste et sourd j'erre seul dans les bois
Amie et que me font ces voix de la nature
Il me manque ta voix.

Magnifiquement broché, illustré avec goût, ce recueil de la poésie révolutionnaire du siècle dernier constitue un cadeau magnifique en cette fin d'année, cadeau qu'on peut corser en y joignant le disque de Simone Bartel qui reprend et chante quelques-unes des pièces les plus originales composées par Eugène Pottier.

Communisme, anarchie et personnalisme

par Emmanuel Mounier
(Le Seuil, Editeur)

Le Seuil a eu l'heureuse idée de republier dans sa collection Politique ce livre paru il y a plus de trente ans. Jean Lacroix dans la préface à cette réédition situe l'ouvrage dans son temps et insiste sur le caractère du dialogue que le catholique de gauche entendait engager avec les communistes d'une part puis avec les anarchistes. Pour Mounier l'influence de Proudhon est capitale et le côté humain de l'expérience anarchiste l'a passionné.

Dans cet ouvrage c'est certainement le chapitre « Anarchie et personnalisme » qui intéressera d'abord nos lecteurs, même si les autres morceaux lui permettent de situer la gauche catholique par rapport à la politique de son temps. Bien sûr l'écrivain discute et repousse un certain nombre de propositions de Kropotkine en particulier, bien sûr pour lui la valeur de l'anarchie réside dans l'amour de la liberté, dans

cette confiance en l'homme qui est inséparable des grands mouvements de l'humanité. Il prétend : « Dès que l'anarchie systématise ses thèses elle tombe dans le ridicule, dès qu'elle consent à les présenter comme des tendances directrices, des utopies d'orientation elle donne aux mouvements qu'elle influence de fécondes inspirations. » Affirmation que l'on peut discuter et que nous discutons mais qui indique bien le ton qui permet à Mounier de se situer par rapport à nous.

Je crois qu'il est utile de voir l'extérieur, par l'intermédiaire d'un écrivain de qualité, l'impression produite par la lecture des écrivains anarchistes sur une classe bourgeoise dont le libéralisme est l'alibi à sa condition favorisée dans la société.

De toute manière il constate avec nous « toute révolution politique qui se fera avant et par conséquence en dehors de la révolution sociale sera nécessairement une révolution bourgeoise, elle renforcera les valeurs bourgeoises.

Voici un petit livre précieux que nous devons méditer et qui nous apportera des confirmations et des critiques à notre manière de voir et qui ne peuvent que nous être bénéfiques.

COLLECTIONS POPULAIRES

- **Civilisation de la Renaissance en Italie** 3 V. de Bruckardt des arts, des religions, des littératures de la culture et de ce sujet — certes, l'ouvrage date de la fin du siècle dernier et depuis cette époque les découvertes historiques ont été nombreuses, mais de toute façon l'auteur n'entend pas nous donner la somme de ce qu'on sait de cette Renaissance, mais à travers ce qu'on sait, dégager l'homme de la fin du Moyen Age et de la Renaissance dans son comportement journalier et de nous expliquer ce comportement à travers une étude des arts, des religions, des littératures de la culture et il y réussit de façon magistrale. Cette édition de poche « Art » est magnifiquement illustrée.
- **Les poésies de A.-O. Barnabooth** (Gallimard). La réimpression des poèmes de Valéry Larbaud y compris les pièces supprimées par l'auteur nous aideront à mieux comprendre l'œuvre de cet écrivain précieux aujourd'hui injustement en sommeil et qui joua un rôle important au sein de la première équipe de la N.R.F.
- **L'Amour Monstre** de Louis Pauwels (L.P.). C'est probablement l'ouvrage de l'auteur qui obtint l'audience la plus grande. Nous sommes quelques-uns à sourire lorsque nous nous souvenons de la déconiture de l'auteur qui « loupa » le Goncourt d'une voix et qui eut du mal à s'en consoler. De toute manière, un excellent roman de « sorcellerie » qui a le piquant d'être écrit sans aucune indication d'époque. Époque que l'on peut arbitrairement fixer au dix-septième siècle. Histoire qui n'est pas sans analogie avec celle d'Urbain Gauthier.
- **Le Roman vrai de la III^e République** (L.P.). de Gilbert Guilleminaut. Guilleminaut continue à nous raconter l'histoire de la III^e République. C'est plaisant même si c'est parfois léger. Comme de juste nous avons une fois de plus droit à l'affaire Bonnot, à l'affaire Caillaux, etc. Rien de bien nouveau comme on le voit.
- **Histoire de ma vie**, par Charles Chaplin (L.P.). Pour tous ceux qui aiment le cinéma et pour les autres aussi, voici un livre d'un personnage hors série. Dans cette vie il ne s'agit pas seulement de la démarche d'un homme, de ses rapports avec son art, mais également de ses pensées les plus secrètes et ses pensées recourent bien souvent les nôtres.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge (Pour 10^e envoi recommandé, ajouter 1 F au prix indiqué.)

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

- ARMAND E. (les amis d') : Sa vie, sa pensée, son œuvre 15
- ARVON : L'Anarchisme (coll. Que sais-je ?) 2,50
- BAKOUNINE 2 (Édit. Brill-Leiden) : Tome I 87,50
Tome II, vol. II 98,50
Tome III 108,50 (Édit. Pauvert)
- Choix de textes 3
- Fédéralisme, socialisme et antithéologisme 11
- BALKANSKI : G. Chékanov 9,20
- BASCH V. : L'Individualisme anarchiste 6
- BESNARD P. : Le monde nouveau 3
- BONTEMPS Ch.-Aug. : L'Anarchisme et le réel 10
- ELTZBACHER P. : Anarchism (en anglais) 15
- ÉCRITS SUR L'ANARCHISME : P.-V. Berthier, Bontemps, etc., etc 4,40
- FAURE SEBASTIEN : Mon communisme 6
La fin douloureuse de S. Faure 4
- FAYOLLE MAURICE : Réflexions sur l'anarchisme 2,50

- FERRER SOL : Francisco Ferrer 15
- GRANT G. : Pour connaître la pensée de Proudhon 3,90
- GUILLEMINAUT ET A. MAHE : L'Épopée de la révolte 25
- GURVITCH : Pour le centenaire de la mort de P.-J. Proudhon (cours de Sorbonne) 12
Proudhon 5
- HALEVVY D. : La jeunesse de Proudhon 7,20
Le mariage de Proudhon 7,20
- HARREL : Histoire de l'Anarchie 8
- HAUPTMANN : Marx et Proudhon 3

SEXUALITÉ

- AUCLAIR M. : Le livre noir de l'avortement 12
- BATAILLE GEORGES : Les amantes d'Éros 39
- BONTEMPS CH. A. : La femme et la sexualité 10
- DEROGY : Des enfants malgré nous 7,50
Dictionnaire de sexologie 120
- FABRE : La maternité consciente 7,50
- GAILLARD : Pratique de l'accouchement sans douleur 4
- GEORGES H. : Sans tricher 7
- GERARD R. : Jeunesse privée d'étoiles 12
- Limitation des naissances 4,40
- HARBIN : Préparez-vous à une heureuse maternité 13
- HUISMANN : Planches pour une préparation à l'accouchement sans douleur. Les 4 planches 30
D'où viennent les enfants 5,90
- HOVANE : Difficultés de vivre 8,50
- LAGROU WELLL HALLE : La grande peur d'aimer 5,50
L'enfant accident 8
- LORULOT : L'éducation sexuelle et amoureuse de la femme 6
- REICH W. : La fonction de l'orgasme 9
- La crise sexuelle 10,50
- RYNER H. : L'amour plural 10

- SOUBIRAN : Le journal d'une femme en blanc (2 vol.) 16,50
- STONE : L'éducation du couple 13
- URBAN : La perfection sexuelle 9,90
- LARS WILLEKERSTAM : Les minorités érotiques 18

NOUVEAUTES

- E. MOUNIER : Communisme, anarchie et personnalisme 4,50
- RENE DUMONT : L'Afrique Noire est mal partie 6,50
- GEORGES GURVITCH : Etudes sur les classes sociales 5,85
- FRTZ BRUPBACHER : Socialisme et liberté.
- ROBERT GUILLAIN : Dans 30 ans, la Chine 7,50
- B. DE LIGHT : La paix créatrice, les 2 volumes 18
- JEAN ROSTAND : Pensées d'un biologiste 12

TIERS-MONDE

- ALLEG : La question 3
- AMHELLON : La Guinée, bilan d'une indépendance 12,30
- C. BETTELHEIM et J. CHARRIERE : La construction du socialisme en Chine 17,50
- CAMUS A. : Actuelles III. Chronique algérienne 1939-1958 5
- EVE DESSARRE : Cauchemar antillais 12,30
- DANTIO DOLCI : Enquêtes sur un monde nouveau 18,80
- DUMONT : Cuba, socialisme et développement 9,90
L'Afrique noire est mal partie 12
- MAMADOU DIA : Contribution à l'étude du mouvement coopératif en Afrique noire 4
- JOSUE DE CASTRO : Géographie de la faim 19,50
Géopolitique de la faim 17,10

- F. FANON : L'An V de la révolution algérienne 7,50
Les damnés de la terre
PIERRE GALEE : Le pillage du tiers monde 9,90
ERNESTO CHE GUEVARA : La guerre de guérilla 8,90
L. HUBERMANN et E. SWEZEY : Où va l'Amérique latine ? 9,90
N'GUEN BIEN : Le Sud-Vietnam depuis Dien Bien Phu 18,80
LAUNAY : Paysans algériens, la terre, la vigne et les hommes 18
PIERRE MARTIN : En Kabylie dans les tranchées de la paix 4,50
MEISTER : Socialisme et autogestion en Yougoslavie 21
J. PEYRONNET : L'autogestion en Algérie
FADELA M'ARBET : La femme algérienne 8

QUESTION ESPAGNOLE

- BRENAN : Le labyrinthe espagnol 21
- DOCUMENTS DE LA C.N.T. : Collectivisations (Révolution espagnole 1936-1939) 5,50
- DROE et TEMINE : La révolution et la guerre d'Espagne 30
- ESPRIUS : La pel de brau ou la piel de loro 16,50
- FERRER SOL : Francisco Ferrer 15
- FRYER P et F. MC GOVANN PINHEIRO : Le Portugal de Salazar 15
- HEUS : Histoire populaire de l'Inquisition en Espagne 15
- HEM DAY : Francisco Ferrer, un précurseur 4
- LIBERODICI et M. L. STRANLIRI : Les chansons de la nouvelle résistance espagnole 9,90
- PAYNE : Histoire du fascisme espagnol 21
- RAMA C. : La crise espagnole au XX^e siècle 24
- RAMIREZ : Nuestros primeros veinticinco años 15

D'une question préalable à un enterrement

par Gérard GILLES

Nietzsche annonçait la mort de Dieu, Michel Foucault annonce la mort de l'homme pour des temps prochains (1).

À l'âge classique régnait le discours, sensé représenter les choses, et la question centrale, préalable à toute constitution d'un savoir, était la question de sa représentation par le discours. D'où il s'en suivit la constitution de sciences étudiant, d'une part, comment le discours représentait les choses, ce fut la grammaire générale étude du langage, et, d'autre part, tendant à établir une représentation correcte des choses : l'histoire naturelle ou science de la classification des choses de la nature. Enfin, dans le domaine économique, l'analyse des richesses étudiait les règles de circulation des signes monétaires, représentant les richesses (Produits).

Au début du XIX^e siècle l'apparition de la biologie, de l'économie politique et de la philosophie désarticule l'ancienne science de la représentation ; la vie, la production, le langage devenant objets d'études objectives en eux-mêmes.

D'où apparition de sciences humaines, comme il y avait jadis des sciences de la représentation.

Ces sciences humaines étant sans cesse écartelées entre la double tentation du positivisme (homme pur objet empirique) et du subjectivisme (homme sujet transcendant). À l'époque actuelle, l'apparition de la linguistique, de la psychanalyse et de l'ethnologie remettent en question le statut de l'homme dans notre culture et dans les sciences humaines.

En effet, nous dit Foucault, ces sciences s'occupent de faits humains en se passant du concept d'homme. Elles étudient des structures qui conditionnent notre activité, ces structures étant inconscientes et étant l'objet unique de ces sciences. L'ethnologie s'occupe des structures sociales régissant la parenté, les échanges... ; la psychanalyse étudie les structures inconscientes des comportements et la linguistique les structures des langues que nous parlons.

Si nous n'avons rien à objecter aux études historiques de Michel Foucault, les conclusions qu'il en tire nous paraissent inacceptables. Il existe en effet une structure sociale, mettons de la France sous la V^e République, tout individu est structuré par son hérité, son développement psycho-somatique, la société dans laquelle il vit... et ces structures sont inconscientes et déterminent ses comportements, il parle une langue qui lui est donnée par la collectivité dans laquelle il vit.

Mais qui échange ? Qui agit ? Qui parle ? Je ne peux donner à ces questions que la réponse de Stirner : « Moi ». Dans la France sous la V^e République, j'écris cet article en langue française, avec mon hérité, mon passé vécu, mes complexes inconscients, mais c'est toujours moi qui écris cet article et le fait de l'écrire constitue la réalisation d'un projet que j'ai formé de répondre à la théorie de Foucault, projet qui renvoie lui-même à l'ensemble des projets qui motivent mes actes, projets de me consacrer à la recherche libertaire dans le but de contribuer à une future révolution libertaire qui re-

mettra en question les structures sociales actuelles, ce projet lui-même renvoyant à un projet plus vaste signifié par ma révolte contre cette société...

Cela illustre les insuffisances de la pensée de Foucault. Sa pensée est statique : il y a des structures qui ont succédé à d'autres et d'autres leur succéderont. Cela ressemble à la biologie de Cuvier pour qui les espèces animales se succédaient mystérieusement dans le temps, chacune apparaissant dans son état définitif et disparaissant totalement. Les fixistes avaient recours à des créations successives par l'action divine, Foucault n'a même pas ce recours puisqu'il a supprimé l'homme destructeur et créateur de ces structures. En empruntant ce mot à F. De Saussure, je dirai que son système est synchronique et qu'il lui manque la dimension diachronique.

Pour Foucault, il n'y a que des structures, un système, mais le créateur-destructeur et l'utilisateur de ce système sont absents. Car, enfin, si l'homme disparaît, que restera-t-il des structures sociales ? A-t-on jamais vu une société qui ne soit constituée d'individus ? Une langue qui n'ait jamais été parlée ? (Même les langues dites mortes ont été des langues vivantes). Un inconscient qui ne supporte une conscience ?

J'insisterai d'ailleurs un peu plus sur ce point. Quand les psychanalystes disent « écouter l'inconscient », qui écoute sinon l'analyste conscient lui, et comment s'exprime l'inconscient sinon par la parole, or que je sache parler est un acte qui passe par la conscience. La pratique même de la psychothérapie le confirme qui se heurte à des résistances, à la difficulté de la conscience à dire ce que veut exprimer l'inconscient.

Les sciences des structures, ethnologie, psychanalyse, linguistique, se doublent obligatoirement de l'histoire, de la psychologie, de l'étude de la parole, de la sociologie, c'est-à-dire que les analyses synchroniques des phénomènes inconscients structureaux se doublent d'analyses diachroniques et d'analyses des phénomènes conscients et projectaux si on veut explorer la totalité du réel.

Ces structures conditionnent les activités des individus et des collectivités, cela est certain. Je parle une langue, cela veut dire que je ne groupe pas les phonèmes au gré de ma fantaisie mais selon des règles, de grammaire qu'il est hors de mon pouvoir de modifier, un Français en 1966 ne vit pas comme un Romain sous Jules César, c'est évident. Mais il n'empêche que de tous les mots de ma langue j'utilise ceux que je choisis pour exprimer ma pensée dans un style qui m'est propre. M. F. Mauriac écrit aussi en français et je n'écris ni ce qu'il écrit, ni comme il écrit. La société dans laquelle je vis, je l'assume d'une manière qui est la mienne et je vise à la détruire, ma personnalité évolue dans la mesure où une certaine insatisfaction de moi et une volonté de forger mon destin m'entraînent à modifier sans cesse ma manière d'être, et ainsi en va-t-il de chaque individu conscient de sa liberté, de ses pouvoirs et de ses limites qu'il tend à faire reculer. Faire reculer les limites de

la liberté à l'infini n'est-ce pas notre but à nous libertaires ?

Même si le concept d'homme se trouvait éliminé des sciences, ne devrait-il pas réapparaître pour rendre possible la morale individuelle et collective ?

Et là j'en arrive à un point qui nous touche particulièrement : si on élimine l'homme de notre culture, on élimine du même coup tout ce que ne peut contenir le système, ce qui est irréductiblement humain : le projet, la liberté, la finalité, c'est-à-dire tout ce sur quoi on peut fonder une morale et la justification d'une pratique révolutionnaire. Le système est une entité fermée sur elle-même, comportant en soi-même sa propre justification, unique et incomparable à tout autre système, comportant ses règles et ses normes inviolables et intransgressibles. (Prenons par exemple une langue, modifier la règle de grammaire c'est faire une faute.) On découvre que finalement le système comporte une morale qui, si elle ne peut être fondée en droit, se trouve fondée en fait par l'existence même du système et est absolument contraignante, destinée à préserver le système de toute modification. C'est le type de ce que nous, libertaires, dénonçons depuis Stirner comme « intolérable oppression » ; consciemment ou non, le structuralisme se révèle en dernière analyse comme une tentative de subversion réactionnaire et anti-libertaire. Cette intention profonde de conservatisme social explique, selon moi, le succès du structuralisme, tant dans la bourgeoisie occidentale que chez les soi-disant marxistes et l'opposition qu'il suscite chez des esprits libertaires comme le regretté Gurvitch.

Faut-il alors rejeter toute la pensée structuraliste et avec elle les sciences structurales, psychanalyse, ethnologie, linguistique ?

Attention, sous prétexte de condamner une idéologie réactionnaire, ne sombrons pas dans le dogmatisme qui faisait rejeter par Staline la génétique sous prétexte qu'elle n'était pas marxiste. Il y a un acquis scientifique valable comme tout acquis scientifique et ces sciences ont apporté d'énormes progrès à nos connaissances sur les phénomènes humains, mais de ces connaissances nous devons tirer des conclusions fort critiques pour l'idéologie dogmatique qui s'est greffée sur elles et au contraire les retourner à notre avantage contre le système d'oppression et pour cela, loin d'enterrer le concept d'homme, nous devons l'enrichir des acquisitions récentes de la psychanalyse, de l'ethnologie et de la linguistique.

Quant aux sciences humaines traditionnelles vont-elles disparaître en tant que telles ? Je pense plutôt qu'elles vont sortir de l'épreuve épurées. Jusqu'ici chacune de ces sciences avait la prétention d'être à elle seule une anthropologie et chaque hypothèse la prétention d'être une description complète de l'homme. Cette période dogmatique va se terminer et les sciences humaines, considérées comme doubles des nouvelles sciences vont devenir comme toute science, des recherches ouvertes sur l'homme empirique, chacune explorant un aspect particulier de l'activité humaine. Si les sciences humaines

passent, comme l'a annoncé Gurvitch, du dogmatisme à l'hyperempirisme » et à « l'empirico-réalisme », cela aura pour conséquence non un enterrement mais une résurrection, celle de la philosophie, profondément transformée elle aussi, devenue non plus une mise en système du monde comme la philosophie classique, mais une mise en question de l'homme dans ses aspects qui échappent aux sciences empiriques (sa subjectivité, sa transcendance), et dans sa totalité existentielle d'être empirico-transcendantal.

Nous pouvons maintenant tenter de répondre à notre question préalable à un enterrement : l'homme est-il mort ?

La réponse pourrait bien avoir été donnée il y a plus d'un siècle par Stirner : l'homme est mort, moi je suis vivant ! Ce qui est mort c'est le concept d'homme abstrait en général auquel se substitue le concept d'individu agissant dans un monde structuré, destructurant et structurant ce monde, agissant individuellement et collectivement, l'action d'un groupe étant finalement la résultante de l'action des individus qui le composent. Dans la mesure où une science anthropologique devient possible, elle a pour objet l'étude des rapports de l'individu aux structures sociales. Comment ces structures conditionnent-elles l'individu et comment l'action des individus agit-elle sur ces structures.

La double découverte des structures et de l'individu aboutit finalement, me semble-t-il, à ce que Gurvitch appelait « l'hyperempirisme dialectique au niveau de la sociologie et à ce que Henri Ey a appelé organo-dynamique au niveau de la psychologie et, dans le domaine de l'action, à ce que nous appelons depuis Proudhon l'anarchisme. Le but de l'anarchisme n'est-il pas justement l'instauration d'une structure qui permette à l'individu un libre développement, une libre réalisation de soi, structure elle-même évoluant sous la pression des individus sans opprimer ceux-ci pour se conserver ainsi que le font les structures hiérarchiques actuelles ?

En conclusion, les découvertes des sciences les plus récentes, aux mains des idéologues bourgeois mènent à la constitution de doctrines ultra-réactionnaires, mais examinées sans préjugés et replacées dans le cadre de l'évolution générale de notre savoir, elles justifient au contraire l'actuelle résurrection de la pensée libertaire, résurrection qui se manifeste aussi bien par l'attrait exercé par l'anarchisme dans la jeunesse contemporaine que par la réédition des classiques de l'anarchie, la vogue dans des milieux non anarchistes d'idées à fort potentiel libertaire (existentialisme, certains courants marxistes, personnalisme), et les revendications de l'autogestion et de conseils ouvriers dans les « démocraties populaires »...

La majorité de ces mouvements n'ont pas encore une conscience claire des revendications libertaires réelles, il nous appartient, par toutes les formes d'action, d'accélérer cette prise de conscience.

(1) « Les mots et les choses » par Michel Foucault N.R.F.